

## La neige a fondu – Suite...

### Partie 1

Patrice Duguet était fort affairé depuis le départ de son ex-associé Jean Marc Guérin. La rupture avait été houleuse et Duguet en ressentait encore un fort sentiment de frustration doublé d'une grande tristesse.

Une amitié de plus de vingt ans pouvait donc se terminer brutalement ? Et ces discussions pour quelques centaines de milliers de francs avaient-elles lieu d'être alors que Guérin avait failli à sa mission de confiance ?

Non, décidément Duguet n'arrivait pas à y croire !

Lui qui avait tout préparé avec son notaire pour racheter les parts de son associé dans les meilleures conditions financières possibles pour ce dernier, ne s'imaginait pas que celui serait aussi mesquin et malhonnête au moment de la signature des accords de cession. Il n'oublierait pas de sitôt les mots que Jean Marc Guérin lui avait hurlés dans les oreilles quelques mois auparavant.

- Tu m'as utilisé pour faire fructifier tes affaires et maintenant tu veux te débarrasser de moi parce que j'ai cessé de plaire et que tu t'es amouraché d'une stagiaire ? Eh bien, tu vas payer pour ton infâmie, mon gars, parce que moi, je m'appelle Guérin et on ne me manipule pas !
- Mais enfin Jean Marc, ne raconte pas de sottises... Tu sais bien que la question n'est pas là.
- Tes capacités professionnelles ont effectivement fait progresser la prospérité de l'entreprise mais je ne veux pas être obligé de te rappeler ton niveau de rémunération ! Tu n'as pas travaillé gratuitement, que je sache.
  - Oui, mais ton ingratitude donne la mesure de ce qu'elle a représenté à tes yeux.  
Tu veux que je te dise ce que tu es... ?
- Je préférerais que nous évitions un conflit et un échange de paroles que nous pourrions regretter. J'aimerais rester sur un bon souvenir de notre relation et de nos années de collaboration car finalement si tu as dérapé, je préfère éviter de m'attacher à ce détail et rester positif.
- Ah bon ? J'aurais dérapé ? et bien dis donc... un sacré « dérapage » qui t'a bien servi. Tu veux que je te redonne les détails de ce qu'a coûté ta dernière campagne électorale ? et quels sont les montants que tu as investis de tes fonds personnels et de la trésorerie de la société ?
- Jean Marc, s'il te plaît, ne rentre pas dans ce genre de détails sordides qui n'apporteront rien à notre conversation d'aujourd'hui. Je n'ai pas envie d'entendre des arguments qui n'en sont pas. Je n'admettrai jamais une quelconque justification à tes agissements et je crains que ce terrain ne soit un peu dangereux pour toi aussi.
- Tu me menaces ?
- Mais non, je ne te menace pas... ! Ecoute, sois raisonnable Jean Marc, arrête de me pousser dans mes retranchements, je te l'ai dit l'autre jour, je ne veux pas de polémique, pas de discussions ni de reproches. Je veux que nous sortions de là en « bon état » tous les deux et avec le respect que nous nous devons l'un à l'autre.

— Respect, respect... tu n'as que ce mot à la bouche. Mais moi, je vais te dire ce que tu es et, avec ou sans respect, tu vas m'écouter ! Tu as bien besoin que quelqu'un te remette les pendules à l'heure ! Tu n'es qu'un petit bonhomme de la politique de province, bien pourri, qui s'accommode d'arrangements financiers pas trop nets tant qu'il ne doit pas entrer dans les détails. Ton cynisme n'a d'égal que ton égocentrisme et ta mégalomanie. Tu n'es qu'une pâle copie de ce que fut ton père dont tu te targues d'avoir hérité l'éthique ! D'ailleurs, tu ne sais même pas ce que signifie le mot « éthique » ! c'est simple.

Tu me fais bien rigoler, Patrice, encore que je n'aie guère envie de rire en ce moment. En fait, pour être honnête je vais te dire la vérité : tu me fais pitié ! Voilà, c'est aussi simple que cela. Capable de rayer vingt-deux ans d'amitié, de loyauté, de travail, de collaboration, d'implication pour la première pétasse de vingt ans qui vient rouler ses jupons sous ton nez, alors là, franchement... Tu es pathétique !!! Voilà le mot juste. Pathétique et je mesure mes paroles, Patrice Duguet.

Je n'ai jamais souhaité de mal à personne, mais j'espère que ton avenir sera aussi sombre que le fond de ton esprit. Que ta relation avec la petite conne se terminera en eau de boudin et que tu te retrouveras seul face à tes responsabilités en te demandant comment tu as pu sacrifier ton meilleur ami à l'autel d'une amourette.

Pour ce qui est des affaires, je ne te dis rien... juste que tu reprennes le chemin dans lequel j'ai trouvé ta boîte en arrivant. Tu recevras comme ça ce que tu mérites : une bonne leçon de la vie !

Mais ne rêve pas... nous n'en avons pas fini ensemble ! Tu vas te repentir de ton attitude et de ton mépris... t'inquiète ! tu vas payer, cher et même très cher... Tu vas te rappeler de moi, je te le dis !!!

Comme Patrice Duguet était fatigué d'écouter ce fatras d'insultes et de menaces à son encontre, il se leva et dit à Guérin :

— Je ne te raccompagne pas... tu connais la sortie !

Ce qui fut loin d'apaiser Guérin qui se déchaîna... Tout y passa, les noms d'oiseaux, les menaces, les ressentis et les reproches de toutes sortes. Finalement, il claqua violemment la porte après s'être écrié :

— Et respecte bien l'échéancier des paiements de ma cession d'actions parce-que si tu as un seul jour de retard... je te colle une procédure au cul et j'en fais les gorges chaudes de la presse à scandales, salopard !

Duguet s'était rassis, sonné et désemparé. Il ne savait plus où il en était du dossier qu'il avait sur son bureau. Il prit un peu de recul et appuya ses pieds sur sa table puis soupira fortement, incommodé, stressé, angoissé et s'interrogeant sur sa capacité à bien choisir son entourage : *« vingt-deux ans d'amitié avec Guérin et je ne me suis même pas rendu compte à quel point ce type est agressif et ambitieux ? »*

Ce fut un véritable choc !

Duguet vécut un grand moment de solitude et se dit qu'il aurait aimé que Lucie soit à ses côtés, non pas pour partager avec elle cette ignominie, mais pour se rassurer sur le genre humain en se nourrissant de sa fraîcheur candide.

Ainsi s'était donc terminée l'année 1997 après « l'été de tous les dangers » comme il l'avait surnommé...

Décidément cet imbroglio avait aussi mal terminé qu'il n'avait commencé, avec Guérin voulant soudainement lui faire porter le chapeau sous prétexte que les fonds collectés servaient à payer ses campagnes électorales ! Rien ne lui avait été épargné, décidément. Il le revoyait quelques mois auparavant, sortant des listings financiers, remplis de colonnes pleines de chiffres dont certains avaient été surlignés et indiquaient : P. R. (provenance rue) et qui en disaient long sur ce que rapportaient les activités illicites quand elles étaient prospères.

Evidemment, il fallait bien l'admettre, Guérin avait injecté des fonds dans les deux campagnes électorales qui lui avaient values d'être élu Député Maire de sa ville de naissance, mais tout de même, les montants dépassaient à peine les cent-mille francs au total.

Cette somme n'aurait pas pu être obtenue dans d'autres conditions ?

Avec le patrimoine à la tête duquel était Patrice Duguet, il n'aurait eu aucune difficulté à lever des fonds auprès des banques ni même auprès de partenaires financiers liés à ses affaires de promoteur immobilier. Plus il y réfléchissait et plus il se disait que Guérin avait dû trouver un intérêt direct à son petit trafic d'héroïne et que le financement des campagnes électorales n'était qu'un prétexte destiné à obtenir le silence de son associé et également son aide au cas où les choses tourneraient mal.

Et elles avaient malheureusement mal tourné... très, très mal ! Mais Duguet avait su réagir à temps et éviter, tout du moins le pensait-il, une véritable catastrophe !

## Partie 2

C'est donc en se rappelant tout cela, en cette semaine de Pâques 1998, que Patrice Duguet eut l'idée d'inviter la famille Dorsel et Lucie à passer le week-end dans sa maison de Normandie. Ils auraient ainsi du temps à partager ensemble puisque le lundi était férié. Il appela Lucie pour le lui proposer et elle fut enchantée par l'idée. Elle en parla à Pierre, Jane et Mary qui acceptèrent avec plaisir l'invitation.

Lucie vivait toujours chez eux, à Neuilly en totale sécurité et tentait de se récupérer des traumatismes, tant psychologiques que physiques, dont elle avait été victime l'été précédent. Elle commençait à reprendre pied, à récupérer de la violente agression dont elle avait été victime et continuait les ateliers de la mémoire et la rééducation qui lui avaient été prescrits. Sa relation amoureuse avec Patrice Duguet en avait été directement affectée et était restée pratiquement en standby depuis lors. Ils s'étaient revus plusieurs fois à Paris depuis, étaient sortis dîner ou allés au théâtre, Lucie ayant accepté de passer quelques nuits chez lui mais sans aller plus loin dans l'intimité car elle ne se sentait pas prête à partager son quotidien.

Duguet de son côté avait du mal à admettre la réticence de la jeune femme, mais il avait décidé d'être patient car ses nombreuses conversations avec Pierre Dorsel lui avaient fait comprendre que sa compréhension serait récompensée, car il ne faisait aucun doute que Lucie était éprise de lui. Cependant, comme le savait tout son entourage, elle avait décidé de prendre une année sabbatique pour se poser, se reposer, se reconstruire et faire le point sur ce qu'elle voulait réellement faire de sa vie. Elle ne voulait pas griller les étapes et il lui fallait donc encore laisser « du temps au temps » et ne rien brusquer.

Duguet ne cacha pas sa bonne humeur lorsque Lucie le rappela pour lui dire qu'ils arriveraient chez lui le vendredi soir comme il l'avait proposé. Madame Geneviève pouvait commencer à préparer ses délicieuses tartes aux pommes ! La météo annonçait une fin de semaine mitigée, mais pouvait-on attendre autre chose en Normandie à Pâques ?

Lorsque Pierre Dorsel gara sa voiture sous le porche de l'écurie, dans la propriété normande de Duguet, les trois femmes qui l'accompagnaient dans le véhicule se mirent à crier, Mary en tête :

- Mais Papa, dépose-nous devant la porte, s'il te plaît. Pourquoi est-ce qu'on devrait se faire tremper en traversant toute la cour ? Franchement, tu ne penses à rien... et maman qui est allée chez le coiffeur ce matin !
- Ah oui, tu crois ? vous n'avez qu'à courir un peu... vous n'avez pas pris de parapluies les filles ?
- Si, mais je te signale qu'ils sont dans le coffre, derrière les valises... alors s'il te plaît papa, back !

Lucie se mit à rire en se disant qu'elle aurait bien aimé parler comme ça à son père, si elle avait eu la chance de l'avoir encore à ses côtés.

Patrice Duguet les attendait avec impatience. Le champagne était au frais dans un superbe seau en argent sur la grande table en chêne du salon, face à la cheminée dans laquelle crépitait un magnifique feu.



La soirée se termina tranquillement, de bavardages en crises de rire, de confidences en petits potins au son d'une musique agréable et vers minuit chacun rejoint sa chambre respective dans cette belle bâtisse où l'espace ne manquait pas plus que le confort.

Lucie se joint à Patrice pour passer la nuit à ses côtés.

La fin de semaine se déroula dans une parfaite harmonie : balades à cheval, partie de pêche pour Pierre Dorsel, visite du musée pour les filles qui accompagnèrent Lucie à rendre visite à Mady Bernussac, déjeuner en bord de mer à Honfleur, soirée au casino de Deauville, tout avait été parfait et ils eurent même le plaisir de partager le déjeuner du lundi dans le jardin de Patrice, sous la tonnelle, grâce à une belle éclaircie qui leur permit de finir leur séjour normand sous les meilleurs auspices !

Il avait été peu question de « l'affaire », Lucie se refusant à tomber dans l'obsession et préférant garder ses angoisses et sa peur pour elle. Elle informa juste Patrice que le juge d'instruction l'avait à nouveau convoquée pour un « complément d'informations » pour le 12 mai après-midi.

La petite famille prit la route de Paris en milieu d'après-midi en pensant éviter les embouteillages d'entrée dans la capitale, mais totalement en vain. Mary rappela à ses parents ce qu'elle leur avait dit avant de partir... il eut été préférable d'écouter les conseils de Patrice et de quitter Lisieux après le dîner ! D'une manière ou l'autre, l'arrivée se ferait aussi tard vu ce qui se profilait bien avant le dernier péage de l'autoroute. Tout le monde dut prendre son mal en patience et l'arrivée à Neuilly se fit en silence et chacun s'en fut, bien content de retrouver sa chambre.

Les semaines s'écoulaient tranquillement pour Lucie qui essayait de se reposer le plus possible entre ses séances de kinésithérapie et les ateliers de la mémoire qu'elle fréquentait deux fois par semaine. Elle continuait à lire, à peindre et à sculpter mais suivait aussi de près les cours que ramenait Mary de l'université. Son inactivité relative ne lui pesait pas. Elle se sentait toujours extrêmement lasse et remerciait au quotidien ses amis de l'héberger pour l'année, ce qui lui permettait de louer son appartement et ainsi de ne pas avoir, en plus, à leur demander son argent de poche.

Lucie aimait aller au marché le matin avec Denise et l'aidait à porter les paquets. Elle en profitait ainsi pour faire le plein de courses de temps en temps et se sentait plus à l'aise ainsi puisqu'il n'était toujours pas question qu'elle participe financièrement aux frais supplémentaires que sa présence supposait au sein de la famille.

Un matin de la fin avril, elle reçut un appel téléphonique inattendu. Son interlocuteur la renvoya d'un coup à quelques mois auparavant.

- Lucie Blondeau ?
- Oui
- Bonjour, Franck Béranger, de la brigade des stupéfiants.
- Ah, bonjour Monsieur Béranger. Comment allez-vous ?
- Je vais bien, merci, et vous ? Avez-vous récupéré de votre... « accident » ?
- Oui et non, c'est long tout de même. J'ai des hauts et des bas, mais dans l'ensemble je suis tout de même chanceuse de pouvoir prendre le temps de récupérer. Tout le monde ne peut pas prendre une année sabbatique ! Et puis, je suis très bien entourée. Qu'est-

ce qui vous amène ? j'ai toujours une pointe d'angoisse quand j'entends parler de vous...

- J'imagine, mais je vous rassure tout de suite, ce sont de bonnes nouvelles !
- Ahhh enfin ! Je m'en réjouis.
- Nous avons localisé le chef du réseau. Un de nos contacts a intégré la filière et a réussi à prendre attache avec lui, après plusieurs mois. Le type est retors. Il est plus rusé qu'un renard.
- Et vous l'avez arrêté ?
- Non, pas encore, nous attendons de le faire en flagrant délit parce que s'il nous échappe, il disparaîtra et on ne pourra plus jamais l'attraper.
- Ah oui, je comprends... oh lala... Ça me stresse. Vous n'imaginez même pas à quel point. J'espère qu'il n'a aucun moyen de remonter jusqu'à moi. Voilà que je vais recommencer à paniquer chaque fois que je serai dans la rue...  
Quel cauchemar ! Je me demande si ça va terminer un jour.
- Mais oui, ça va terminer Mademoiselle Blondeau et vous verrez que ce sera rapide. Vous avez des nouvelles de l'instruction ? car si celui-ci entre dans la nasse, le juge va devoir organiser des confrontations avec ceux qui sont au trou et ça risque de repousser l'ouverture du procès.
- Oh, vous savez, moi, le procès... je n'en attends rien ! J'attends juste qu'ils soient tous enfermés et ensuite de savoir à quoi ils seront condamnés pour vivre tranquille pendant leur incarcération.
- A mon avis, ils vont quand même en prendre pour un bon moment, car il y a eu un mort et ensuite une tentative d'assassinat sur votre personne. Ce n'est pas rien... et la drogue par là-dessus, ils ne vont pas s'en tirer facilement les gaillards.

Lucie raccrocha, un peu angoissée et pensant au procès de ses agresseurs puis à la suite qui serait donnée à toute cette affaire. Elle se demanda une fois de plus si elle était vraiment en sécurité. Elle se sentait bien car elle habitait chez les Dorsel, mais elle n'avait plus du tout envie de rentrer chez elle. Elle était contente que son appartement soit loué et elle avait même pensé ne pas retourner y vivre. Avec l'argent que lui rapportaient les locations à des touristes de passage elle pourrait aisément prendre un studio dans un autre quartier, histoire de brouiller directement les pistes.

Elle en avait parlé à Pierre Dorsel qui s'était immédiatement proposé d'éventuellement prendre la location au nom de Mary afin que Lucie ne soit pas localisable. Il voulait lui faire admettre qu'elle ne risquait plus rien, mais au fond de lui il n'était pas persuadé que les trafiquants de drogue aient lâché définitivement l'affaire. Dans ce milieu-là, on ne faisait sûrement pas l'impasse sur un demi-kilo d'héroïne aussi facilement.

Bien sûr trois hommes étaient sous les verrous. Mais ils n'étaient que des petits dealers de rue, des lampistes qui porteraient le chapeau et se retrouveraient derrière les barreaux pour quelques années alors qu'il existait une véritable hiérarchie dans ce genre de réseaux. L'inspecteur de police ne leur avait pas caché.

Alors effectivement, nul ne pouvait être sûr que Lucie soit à l'abri de représailles !

Pierre ne lui avait pas dit mais il aurait été plus tranquille si Lucie avait accepté de vivre avec Patrice Duguet. Un député est, quoi qu'on en dise, une personne de référence et avec lui elle serait sans aucun doute en sécurité. En plus, il était tellement amoureux, le pauvre Duguet et d'une patience à toute épreuve qu'il s'occuperait de Lucie mieux que personne, surtout maintenant qu'il savait tout de l'histoire.

Il avait démontré son attachement à la jeune femme en attendant avec patience que Lucie récupère son équilibre émotionnel pour revenir vers lui et il était persuadé qu'ils pourraient ainsi construire leur avenir ensemble.

### Partie 3

Il était 9h du matin lorsque les deux véhicules de police de couleur grise s'arrêtèrent dans la cour de l'hôtel particulier qui abritait le siège social de Duguet Constructions SA.

Six hommes en sortirent vivement et entrèrent dans l'immeuble sans ménager la lourde porte métallique aux ferrures d'origine et aux verres fragiles. Madame Franklin les vit entrer dans le bureau des standardistes et se leva rapidement pour les prier de se comporter avec un peu plus de courtoisie :

- Mais enfin... vous vous croyez où, Messieurs ? ce n'est pas un hall de gare ici. Vous êtes dans une entreprise privée
- Brigade financière... répondit un des inspecteurs de police en montrant sa plaque à Madame Franklin qui se raidit subitement en se demandant ce que cela signifiait.  
Nous venons pour une perquisition.
- Une seconde, s'il vous plaît. J'appelle Monsieur Duguet.
- Il est là ? Ça tombe bien, c'est pour lui que nous venons. Où est son bureau ?

Madame Franklin se posta devant la porte de son patron, pensant impressionner les policiers en leur intimant l'ordre d'attendre.

- Attendez, vous ne pouvez pas passer comme ça. Ce n'est pas correct, ce n'est pas admissible, Messieurs.

Le même inspecteur fit un geste de la tête à son collègue pour lui intimer l'ordre d'ouvrir la porte puis demanda à deux des autres de faire sortir toutes les secrétaires afin de procéder à la saisie des ordinateurs et des documents déposés sur les étagères.

Duguet apparut, stupéfait et s'écria :

- Mais enfin... qu'est-ce que ça signifie ? Qu'est-ce que c'est que ce raffut ? Vous êtes qui, d'abord ?

L'inspecteur de police se présenta et indiqua à Patrice Duguet le motif de son irruption vive dans ses locaux.

- Brigade financière ? Mais enfin... pourquoi ? qu'est-ce que vous venez faire chez moi ? Ce doit être une erreur.
- C'est le juge qui décidera, Monsieur. Pour l'instant nous avons un mandat de perquisition pour saisir votre comptabilité, votre système informatique et toutes vos données personnelles. Vous allez nous suivre dans nos locaux.
- Il n'en est pas question. Je veux parler avec mon avocat.
- Ecoutez, ne compliquez pas les choses car ça n'arrangera pas votre dossier. Si vous pensez que vous n'avez rien à vous reprocher, alors il est dans votre intérêt de nous suivre pour que cela se passe le mieux possible. Je n'ai pas envie de vous menotter. Comportons-nous en personnes civilisées, Monsieur le Député !



Patrice Duguet ne comprenait rien à cette intervention.

Il sentit d'un coup monter en lui une bouffée de chaleur et demanda un peu d'eau à Madame Franklin en s'appuyant sur une chaise. Il vacillait et sentait le sol se dérober sous ses pieds. Son visage devint blanc et l'inspecteur se sentit mal à l'aise.

- Ça va Monsieur Duguet ? vous n'avez pas de problèmes cardiaques au moins ? vous voulez qu'on appelle un médecin.

Il se rendait bien que l'homme d'affaires était en état de choc et redoutait un infarctus ou un malaise sérieux. Il voulait bien faire son travail mais n'avait pas envie que la réputation de sa brigade soit mise en cause pour un problème de santé d'un député, en plein milieu d'une perquisition.

- Oui, oui, ça va aller... Je crois que j'ai fait une montée de tension. Je ne m'attendais pas à... à ça..... à ce.... Panorama ! En ce moment je suis un peu fatigué, donc ça m'a perturbé. Expliquez-moi plutôt ce qui vous amène.
- Euhhh, bredouilla le policier, nous agissons sur commission rogatoire du juge Partel. Vous êtes sous le coup d'une procédure pour blanchiment d'argent, détention de fonds sur un compte en Suisse, évasion de capitaux et quelques autres chefs d'accusation qui vous seront signifiés au bureau du juge. Vous allez devoir nous accompagner.

Duguet se demandait ce que signifiait cette histoire et à entendre ce que lui raconta l'inspecteur il se rassura de suite : il devait s'agir d'une erreur !

Il n'avait aucun compte à l'étranger, n'avait jamais songé à une quelconque évasion fiscale et encore moins à blanchir des fonds. Soit, il avait une situation financière enviable, mais sa fortune était construite en grande partie sur l'héritage de famille que ses parents lui avaient laissé. Le reste s'était constitué au fur et à mesure du développement de ses activités professionnelles grâce à un énorme travail et une constance sans relâche !

Les policiers finirent de remplir les cartons avec ce qu'ils voulaient emporter et demandèrent aux secrétaires de quitter les lieux pour mettre les scellés sur les portes des bureaux. Les ordinateurs et disques durs externes étaient déjà embarqués et un spécialiste en informatique s'occupait du serveur installé dans une pièce contiguë au bureau de Duguet.

- J'appelle Maître Morel, Monsieur le Président ? demanda Madame Franklin à son patron, en enfilant son imperméable
- Oui, s'il vous plaît. Merci Gisèle. Racontez-lui ce qui s'est passé et qu'il se débrouille pour me rejoindre au plus vite. Euh, je ne sais même pas où nous allons, d'ailleurs.
- Dites-lui d'appeler à la BRDFI, et qu'il dise qu'il vient dans mon service : Inspecteur François Janin.

Duguet s'installa dans la voiture de police. Madame Franklin s'assura que la maison était bien fermée et que l'entrée vers l'appartement privé de son patron l'était également. Les policiers n'avaient pas hésité à tout retourner pour essayer de trouver, sans succès, quelque chose, dont ils ignoraient peut-être même la teneur !

Patrice Duguet ne voyait pas la fin du trajet jusqu'à la brigade. L'inspecteur ne lui avait pas passé les menottes. Il n'aurait pas su dire pourquoi mais ce type lui inspirait confiance et il aimait suivre ses intuitions. En même temps, après 22 ans de métier, on commence à avoir des « antennes » ! La psychologie des interpellés commençait à lui être plus que familière et sans toutefois relâcher la pression, il avait souvent été démontré que sa perception de départ au sujet d'un suspect se confirmait par la suite.

Les heures s'étaient égrainées si lentement que Patrice Duguet croyait que la journée était au point de se terminer. Dans ces couloirs sans fenêtre il eut été incapable de dire si la nuit était déjà tombée ou pas lorsque l'inspecteur Janin vint le chercher. Ce dernier lui proposa une petite

bouteille d'eau et le fit asseoir en face de lui, dans son bureau. Duguet demanda si son avocat s'était manifesté.

Janin lui répondit qu'il l'avait eu au téléphone mais que sa présence ne serait autorisée que chez le juge. En ce qui le concernait, il lui fallait prendre une première déposition au sujet des faits qui étaient reprochés au Député pour ensuite les transmettre au Parquet.

Duguet était fatigué et ça se voyait.

Deux policiers l'accompagnèrent en voiture au palais de justice où on le fit encore patienter un moment avant que le juge Partel, dont le nom apparaissait sur la porte, ne le fasse entrer.

Son avocat arriva au même moment et il se sentit soulagé.

- Monsieur Duguet, je suppose que l'inspecteur Janin vous a expliqué pour quel motif on a procédé à une perquisition à vos bureaux, ce matin ? lui demanda le juge Partel.
- Oui, vaguement, mais je n'ai pas très bien compris... Il m'a parlé de blanchiment d'argent, de compte bancaire dans un paradis fiscal, de financement illicite de campagne électorale et de fraude fiscale. Mais pour être sincère je pense qu'il s'agit d'une erreur car n'ai jamais eu de compte à l'étranger et n'ai jamais blanchi la moindre somme d'argent et encore moins pour échapper à l'impôt.
- Oui, bien sûr. Je n'en doutais même pas ! Vous êtes sûrement en face de moi comme tous les innocents que nous arrêtons chaque jour ! Plaisanterie à part, je ne vous cacherai pas que vous vous êtes fourré dans de sales draps...

## Partie 4

- On y va les gars, Freddy vient d'appeler. Le rendez-vous avec le type est dans 30 minutes au canal Saint Martin. On n'a pas une minute à perdre.

Les trois inspecteurs de la brigade de Franck Béranger descendirent les escaliers à toute vitesse pour rejoindre leur véhicule banalisé sur le parking intérieur du 36 quai des orfèvres.

- Mets le gyrophare, Daniel, qu'on puisse foncer. On l'arrêtera quand on sera à proximité. Moi j'appelle le commissariat de quartier pour qu'ils envoient une patrouille dans le coin au cas où nous aurions besoin de renforts.

Le parcours se fit rapidement. En fin de matinée, les embouteillages parisiens s'étaient résorbés et le centre de Paris était assez fluide.

Une fois arrivée sur place la voiture s'arrêta à quelques mètres de la grosse berline grise dont Freddy, le jeune flic infiltré avait parlé à Béranger. Ils attendaient sur place que Freddy leur fasse le signe prévu mais celui-ci n'était pas encore arrivé à la hauteur du véhicule, il marchait tranquillement sur le trottoir.

Une fois la rue traversée, ce dernier attendit que le conducteur lui ouvre la porte et commença à parler avec lui en appuyant ses deux avant-bras sur le toit de la voiture, signe déterminant que l'interlocuteur était l'homme recherché et qu'il fallait procéder à son arrestation immédiatement.

Freddy fit le tour du véhicule, s'installa devant à la place du passager pour procéder à l'échange de l'enveloppe de billets contre le paquet d'un kilo d'héroïne commandé.

C'est à ce moment que Béranger pointa son arme sur la tempe de l'homme pendant que son collègue Daniel passait les menottes à Freddy pour garder la cohérence de l'arrestation et ne pas mettre en péril la vie du jeune « inspecteur-dealer ».

Le détenu n'opposa aucune résistance et se laissa transférer dans la voiture de police pendant que le troisième inspecteur demandait à l'équipe du commissariat de quartier de faire transférer le véhicule saisi à la brigade. Il fallait procéder à une inspection détaillée des agents de la section scientifique.

Béranger et ses collègues revinrent au bureau, accompagnés de l'inconnu, sans mot dire.

Il resta menotté dans le bureau des inspecteurs qui, comme à leur habitude, le firent attendre deux bonnes heures avant de commencer à l'interroger.

Béranger attendait également de savoir si la voiture révélerait une quantité supérieure de drogue pour pouvoir commencer ce qui s'annonçait comme un interrogatoire de première importance.

Vers quinze heures, Daniel vint s'asseoir en face du détenu et lui annonça qu'ils avaient trouvé ses papiers d'identité dans sa veste dans la voiture. Il commença donc à remplir le procès-verbal :

Nom : Guérin

Prénom : Jean Marc

Adresse : 14 rue Debrousse, Paris XVIème

Profession : Avocat

Etc...

Et voilà... l'homme que Béranger et son équipe traquaient depuis plus de trois ans était en face d'eux, identifié et, de surcroît, sa voiture contenait deux autres kilos d'héroïne et deux sachets de 100 pastilles d'Extasy chacun. Il allait plonger pour un bon moment, le gaillard, surtout avec le rapport circonstancié de Freddy, qui lui avait servi de dealer depuis que ces trois anciens « collaborateurs » étaient en prison pour assassinat et tentative d'assassinat !

Béranger n'eut pas besoin de s'acharner à faire parler Guérin qui, dans tous les cas, avait décidé de ne pas collaborer et de se taire. Il fut déféré au parquet où son avocat l'accompagna, puis incarcéré en préventive afin que l'instruction soit bouclée sans qu'il risque de disparaître.

Son procès serait sans aucun doute rattaché au dossier des trois voyous arrêtés quelques mois auparavant et qui étaient ses dealers habituels, lesquels étaient directement liés à la mort de Boris Dorin et à l'agression violente de Lucie Blondeau.

Hasard du calendrier ou coïncidences de la vie, Patrice Duguet sortait libre de la garde à vue au moment où Guérin était déféré. L'avocat de Duguet, Philippe Morel avait expliqué au juge d'instruction que son client avait toujours eu une conduite irréprochable et que les investigations concernant les charges qui lui étaient reprochées devaient être plus valablement étayées pour pouvoir le placer en détention.

Le juge signa, entre autres, une commission rogatoire destinée à interroger la banque suisse privée HSDC de Zürich pour obtenir les preuves de l'existence d'un compte occulte ouvert au nom de Duguet. Celui-ci disait ignorer totalement la réalité de ce compte et restait persuadé d'une erreur. Il tenta de convaincre son avocat et ami après l'audience et celui-ci qui connaissait très bien Duguet, depuis plus de vingt ans, se demanda ce que cette histoire allait leur révéler comme surprises futures. Une fois arrivés au bureau de Duguet constructions SA, Patrice Duguet demanda à son ami de le laisser et de revenir le lendemain matin pour une réunion. Il avait besoin de se reposer, prendre un bon bain, faire le point sur la situation car les vingt quatre heures de garde à vue l'avaient abattu. Il se sentait complètement vidé. Heureusement que les scellés n'étaient pas apposés sur son domicile personnel !

Une fois allongé sur son lit, malgré le film qui tournait à la télé, il n'arrivait pas à penser à autre chose qu'à cette mésaventure. Il aurait aimé appeler Lucie mais n'avait pas envie de raconter cette histoire à quiconque, il se sentait un peu honteux.

Lui, un homme aussi sérieux... il n'avait jamais été arrêté par la police ! Même quand il était étudiant il n'avait jamais fait de folies, ni participé aux frasques de ses copains. Il n'avait pratiquement jamais été ivre, n'avait jamais conduit sans permis, n'avait jamais fait de raffut dans la rue en sortant de boîte, rien... même pas fumé !!! Duguet n'avait jamais fumé et encore moins un joint, alors que tous ses amis y passaient la moitié de leur argent de poche. En un mot, sa vie avait été d'une tranquillité presque pathologique pour un jeune de la fin du vingtième siècle. Ses camarades de classe le raillaient souvent et l'appelaient « le curé » ! Ça en disait long sur son comportement et c'était loin d'être le cas de son meilleur ami Jean Marc qui avait, quant à lui, tout essayé...

C'est au moment où il pensa à Jean Marc qu'il eut un flash et se mit à parler tout seul, à voix haute :

– Jean Marc ? et si c'était un coup de Jean Marc... ???

D'un coup, tout lui parut limpide... ! Mais oui, Jean Marc l'avait menacé et lui avait dit qu'il se repentirait d'avoir cessé leur collaboration. C'était presque une évidence : Jean Marc l'avait dénoncé à la brigade financière pour se venger !

Il n'y avait que lui qui connaissait les activités de Duguet Constructions SA ...

Oui, mais cela n'expliquait pas le compte en Suisse.

Patrice était sûr de lui : il n'avait jamais ouvert de compte en Suisse et savait parfaitement où son capital était placé. Tout était légal et transparent.

Donc, mystère... !

Il eut du mal à s'endormir, malgré son énorme fatigue et sa courte nuit fut très agitée.

Philippe Morel se présenta le lendemain matin vers 9h au domicile de Duguet et ils étudièrent ensemble les différents éléments de l'inculpation.

Duguet expliqua à Philippe Morel comment s'était terminée sa relation avec Guérin. L'avocat avait préparé en temps voulu les documents qui mettaient fin à la collaboration des deux amis associés, mais il ignorait la crise de rage du dernier jour. Il lui sembla possible effectivement que la brigade financière soit intervenue sur dénonciation, car Duguet Constructions SA n'avait

jamais eu de soucis judiciaires ou fiscaux et bénéficiait d'une réputation d'honnêteté solide tant auprès des institutions que des banques locales. Restait à résoudre le problème du compte en Suisse. Morel était convaincu que son client était sincère. Il faudrait donc attendre les preuves que le juge voudrait bien leur transmettre puisqu'il n'y avait pas moyen de vérifier quoi que ce soit en attendant.

L'entreprise reprit ses activités, les ordinateurs et le serveur furent remplacés par du matériel en leasing et Madame Franklin, en femme avisée sortit comme d'un chapeau des copies papier d'un grand nombre de documents et archives de l'entreprise permettant ainsi un redémarrage rapide encore que légèrement perturbé.

Duguet avait parlé brièvement avec Lucie sans lui mentionner ce qui venait de lui arriver. Il n'avait pas envie de la préoccuper et encore moins de la faire douter de sa probité.

Il était assez inquiet car il se rendait compte que Jean Marc pouvait avoir monté une sale affaire dans son dos, mais en même temps il était assez serein puisque sachant qu'il n'avait pas mis les pieds en Suisse depuis son dernier séjour au ski durant lequel il s'était cassé une cheville. Ca faisait plus de 15 ans maintenant et... on n'ouvre pas un compte bancaire par téléphone !

## Partie 5

Lorsque le juge commença les auditions de Jean Marc Guérin, il ne s'attendait pas à ce que l'inculpé soit aussi collaboratif mais surtout qu'il ait prévu une négociation avec la justice en contrepartie d'informations de « première importance » comme il les appela lui-même.

Son avocat avec qui il s'était entendu durant son séjour en prison n'était pas tout à fait d'accord sur la méthode préconisée par Guérin, mais il n'avait guère le choix. Après tout son client était lui-même avocat, connaissait les conséquences de sa stratégie et l'éventuel aboutissement en sa faveur des mesures qui seraient prises contre ses aveux.

Guérin commença donc à raconter au juge d'instruction comment il avait commencé à vendre de la drogue.

Tout avait démarré, d'après lui, lors de son association avec un chef d'entreprise nommé Patrice Duguet qui s'était mis en tête de se présenter aux élections législatives pour devenir Député de Basse Normandie, mais qui n'avait pas les liquidités nécessaires à couvrir les dépenses énormes que représentait une campagne.

Guérin assura que Duguet lui avait demandé de trouver des fonds, coûte que coûte, et que celui-ci avait donc étudié plusieurs voies possibles. Tout d'abord la participation financière de certains fournisseurs de la société de Duguet Constructions SA, puis la constitution d'une association de sympathisants dans la ville de Lisieux qui permettrait ainsi de recevoir des cotisations et donations de tout genre. Mais il s'aperçut rapidement que cela ne suffirait pas. Il leur manquait plus de trois-cent-mille francs pour couvrir tous les frais et Duguet refusait de les sortir de ses fonds personnels. Guérin prétendit donc qu'il avait dit à son associé sur le ton de la plaisanterie : « *On pourrait vendre de la drogue, si tu veux... On aura vite les fonds !* »

Ce à quoi Duguet lui aurait dit qu'il avait carte blanche à condition de ne rien savoir de l'histoire, pas plus au sujet des échanges de marchandises que des fonds encaissés. Guérin reconnut avoir été en contact avec des dealers depuis des années pour sa consommation personnelle. Quelques grammes de cocaïne les soirs de fête, quelques grammes de résine de cannabis pour

ses joints quotidiens, mais jamais d'héroïne car il voulait garder son intégrité intellectuelle et qu'il savait bien qu'avec les drogues dures on ne pouvait plus rien contrôler.

Il commença donc à monter son propre réseau et comme il avait facilement des liquidités, il put s'approvisionner rapidement et en quantités lui permettant d'alimenter un réseau de plusieurs dealers de rue qu'il constitua facilement.

Les fonds rentraient à un bon rythme, Duguet faisait semblant de ne rien savoir, toujours d'après Guérin, mais à un moment donné les quantités d'argent liquide étant trop importantes pour les garder au coffre il décida de suivre les conseils de son associé : ouvrir un compte en Suisse !

Au départ il avait été question d'un compte numéroté et anonyme, mais finalement, par sécurité et aussi pour garantir les intérêts de son ami, Guérin avait décidé de faire ouvrir un compte au nom de Duguet. Celui-ci était parfaitement au courant et avait signé tous les documents qui lui avaient été présentés.

- Donc Monsieur Duguet est allé à Zürich pour ouvrir le compte avec vous ? demanda le Juge.
- Non, il a préféré s'abstenir. Il n'avait pas envie d'apparaître où que ce soit, ni de rencontrer les dirigeants de l'agence HSBC patrimoine. Dans son cas la discrétion est de mise et puis, j'étais là pour ce genre de besogne. Duguet est très intéressé à préserver sa réputation, mais pas très regardant sur les pratiques pour arriver à ses fins.
- Il a donc signé les documents à Paris ?
- Oui, dans son bureau, j'avais tout préparé et il m'avait fait une procuration notariale pour le représenter.
- Et ce compte bancaire existe toujours ?
- Oui, enfin je suppose. Je ne sais pas, j'ai quitté l'entreprise Duguet en septembre dernier. Nous n'arrivions plus à nous comprendre. Duguet a de grandes ambitions mais moi, je ne veux pas porter le chapeau et couvrir toutes ses activités illicites. Nous avons donc établi une convention de séparation à l'amiable par laquelle il me racheta mes actions de la société et j'ai repris ma liberté. Nous sommes restés en bons termes, nous sommes tout de même amis depuis plus de vingt ans.
- De quel montant parle-t-on sur ce compte bancaire en Suisse au moment où vous étiez encore associés ?
- Environ huit-cent-cinquante mille francs.
- Ah oui, tout de même... c'est une belle somme ! Vous avez dû vendre de nombreux kilos d'héroïne ou d'extasy Monsieur Guérin.

Celui-ci ne répondit pas. Son avocat en profita pour demander au Juge de bien vouloir interroger Patrice Duguet et de vérifier les informations concernant le compte HSBC.

Il n'était pas question que son client soit l'unique responsable de ce trafic si les fonds étaient destinés à financer une campagne électorale.

Le juge continua son interrogatoire sur les différents aspects du dossier et notamment les connexions de Guérin avec les trois dealers arrêtés en septembre 1997. Suivant ses réponses il envisagerait une confrontation pour déterminer si Guérin devrait être inculpé dans le cadre du meurtre de Boris Dorin ainsi que pour l'agression violente de Lucie Blondeau.

A la fin de l'après-midi, Guérin rejoint sa cellule, se préparant mentalement à y rester un certain nombre de mois.

En tant qu'avocat, il savait bien ce qui l'attendait : d'abord une instruction qui nécessiterait des interrogatoires, des investigations, des commissions rogatoires, des confrontations puis un

procès d'assises s'il était impliqué dans le meurtre de l'étudiant ou, pour le moins, un procès pour trafic de stupéfiants. Rien de tout cela ne l'enthousiasmait et il commençait à regretter d'avoir dénoncé Patrice Duguet dans l'affaire de blanchiment d'argent qui viendrait encore compliquer le dossier et repousser les délais de toutes les procédures. Car Duguet, lui, était dehors d'après ce que lui avait dit son conseil !

L'été arriva sans que les choses n'aient beaucoup avancé. Lucie et Duguet se voyaient plus souvent. La jeune femme se sentait beaucoup mieux et l'arrivée des beaux jours l'avait bien stimulée psychologiquement. Elle continuait assidûment ses soins et ne manquait aucun atelier de la mémoire. Elle faisait aussi, de son côté, de petits exercices de concentration comme le lui avait conseillé son kynésithérapeute et elle avait la nette sensation d'avancer dans son rétablissement. Sa relation amoureuse avec Patrice était donc plus facile à vivre. Ce dernier restait toujours aussi prudent, ne voulant pas la bousculer ni aller trop vite mais il ne perdait de vue l'idée de vivre avec elle.

Les Dorsel avaient comme chaque année décidé de passer le mois d'août dans leur maison de la côte d'azur où, bien sûr, Lucie les accompagnerait. Ils invitèrent Patrice Duguet à se joindre à eux mais celui-ci prétendit être trop occupé par ses affaires. En réalité, il était sous le coup d'un contrôle judiciaire depuis son arrestation et ne pouvait que difficilement quitter Paris. Il fit une demande à son juge d'instruction qui refusa l'autorisation de partir dans le midi en raison de la proximité de l'Italie où il aurait pu disparaître. Il obtint, par contre, le droit de passer quelques jours dans sa propriété normande et il choisit d'y aller passer la semaine du 15 août, toujours moins chargée en travail.

Lucie remonta donc du sud pour passer ces quelques jours de repos avec lui à Lisieux. Ils baignaient dans un bonheur presque parfait et Duguet était resté totalement hermétique au sujet de ses ennuis judiciaires. La jeune femme n'en savait donc toujours rien et il croyait protéger leur relation grâce à son silence.

Septembre fut vite de retour et à la grande surprise de toute la famille Dorsel ainsi que de son entourage, Mary annonça qu'elle était amoureuse !

Elle avait rencontré un étudiant en médecine durant son année de faculté et avait patiemment attendu de voir ce qui se passerait pendant son absence de l'été.

Le jeune homme, travaillant comme interne à la Salpêtrière était, quant à lui, resté à Paris tout l'été en attendant impatiemment le retour de sa belle !

Maintenant qu'ils étaient réunis, ils se rendirent compte à quel point la séparation avait été difficile et c'est la raison pour laquelle Mary annonça sa relation à sa famille en invitant Frédéric à dîner chez ses parents. C'était la première fois qu'elle leur présentait un garçon et tout le monde était sur le qui-vive pour cette première soirée qui fut un succès.

Frédéric avait tout du gendre idéal : bonne éducation, bon étudiant qui aurait bientôt un métier sûr et sérieux, bonne famille, beau garçon et de plus... il arrivait à supporter Mary ! Il n'en fallait pas davantage pour que les blagues ne fusent toute la soirée. L'atmosphère fut détendue et Pierre Dorsel termina en offrant à l'ami de sa fille une médaille en chocolat pour le féliciter de ses mérites. Supporter Mary, selon Pierre était digne du livre des records !

Lucie, quant à elle, n'avait pas encore décidé si elle reprendrait la fac en octobre.

Pierre Dorsel lui avait encore rappelé qu'elle était toujours la bienvenue au sein de leur famille et ne devait en aucun cas précipiter les choses pour rentrer chez elle si elle n'était pas prête. Lucie avait cependant envie de les libérer et elle se posait sérieusement la question de partager la vie de Patrice Duguet, lequel en mourait d'envie et n'attendait que sa décision depuis plus d'un an.

C'est lors d'un dîner en tête-à-tête dans un restaurant romantique qu'elle lui laissa passer l'information et il jubila !

Il était ému, enthousiaste, joyeux mais un aussi un peu inquiet et lui seul savait pourquoi !

Il commanda une bouteille de champagne pour fêter la bonne nouvelle et ils décidèrent de prendre le temps de prévenir les Dorsel pour ne vexer personne.

Lucie aménagerait donc chez Patrice Duguet le 1<sup>er</sup> octobre.



## Partie 6

Tout semblait donc bien se présenter pour cette nouvelle année universitaire et Lucie en plus de préparer ses affaires pour aller vivre avec son amoureux, reprenait ses cours laissés un an auparavant dans l'illusion de finir son cursus dans les meilleures conditions, décrocher son diplôme final avant d'entrer dans la vie professionnelle qu'elle préparait avec sérieux depuis longtemps.

L'optimisme était donc à l'ordre du jour jusqu'à ce matin du 23 septembre. Un mardi qui serait à marquer d'une croix rouge !

Lorsque Lucie décrocha le téléphone, elle fut à peine surprise d'entendre son avocat ou plutôt celui que lui avait recommandé Patrice Duguet, Maître Morel, pour la représenter en tant que partie civile dans le procès des dealers-agresseurs.

- Lucie, bonjour. Philippe Morel. Vous allez bien ?
- Oui, merci, ça va beaucoup mieux, je reprends pied petit à petit.
- J'ai des nouvelles pour notre affaire Lucie, mais comme vous devez le savoir je ne vais pas pouvoir continuer à vous assister dans la procédure.
- Ah bon ? mais pourquoi ?
- Pour conflit d'intérêts. Comme je suis l'avocat de Patrice dans cette affaire, je ne peux plus assurer votre défense, vous comprenez. C'est délicat et je suis ennuyé de vous l'annoncer comme ça, mais j'ai pris contact avec un de mes confrères à qui je pourrais transmettre tout le dossier et lui expliquer les tenants et aboutissants pour qu'il s'en charge. Il est extrêmement compétent, nous avons fait nos études ensemble et il est d'ailleurs spécialisé en droit pénal ce qui n'est pas plus mal en ce qui concerne votre affaire. Si cela vous convient, bien sûr.
- Oui, mais bon, je ne comprends pas. Qu'est-ce que Patrice a à voir dans cette affaire ?
- Mais, enfin... Vous n'êtes pas au courant ? A cause de Guérin qui l'accuse et puis l'affaire de la brigade financière. Il ne vous a rien dit ?
- Euhhh... non ! je ne comprends rien à ce que vous me racontez, Maître, je suis surprise et je pense qu'il s'agit d'un malentendu. Guérin ? c'est l'ex-associé de Patrice ? Mais qu'est-ce qu'il vient faire dans tout cela ?
- Ahhh.... Je vois... Vous n'êtes pas au courant ? Ecoutez Lucie, je ne veux pas enfreindre le secret professionnel. Je pensais que Monsieur Duguet vous avait informé et je préfère que ce soit lui qui vous explique tout cela. Je suis très ennuyé de vous avoir fait des révélations mais je pense que vous devez savoir rapidement ce qui se passe dans cette affaire. J'en parlerai avec Monsieur Duguet, il faut que vous soyez préparée pour le procès et ce n'est pas si simple. Je suis à votre disposition si vous souhaitez que je transmette le dossier à mon confrère. Je ne peux pas vous en dire plus, excusez-moi.
- Oui, je comprends votre position, je suis navrée aussi. Je vais voir avec Patrice ce que c'est que cette histoire. Bien entendu, j'accepte d'être défendue par votre confrère, j'ai confiance en votre recommandation. Faites ce qu'il faut et transmettez-lui mes coordonnées, s'il vous plaît. Au revoir Maître Morel et merci pour tout.
- Au revoir Lucie, je vous tiens au courant.

Lucie était abasourdie. Patrice impliqué dans son affaire ? et c'était Guérin qui l'avait impliqué ? Mais impliquer dans quoi ? Elle ne comprenait rien et se décida à appeler Patrice pour avoir une explication sérieuse avec lui.

- Allo, Patrice.
- Ah ma petite chérie, quel plaisir de t'avoir au téléphone en plein milieu de la matinée... une belle surprise qui va mettre un peu de couleur dans cette grisaille.
- Je n'en suis pas convaincue, répondit Lucie, un peu froidement.
- Que se passe-t-il ? Tu n'as pas l'air de bonne humeur...
- C'est un doux euphémisme Patrice ! répondit-elle sur un ton sec et cassant. Je viens d'avoir un appel de Maître Morel qui m'annonce qu'il ne pourra pas s'occuper de ma défense dans le procès pour cause de conflit d'intérêt car il doit te représenter. Tu voudras bien m'expliquer parce que moi, là, je ne comprends plus rien. Il m'a parlé de Guérin aussi. Qu'est-ce que Guérin vient faire dans mon procès ?
- Euhhh... oui, je vois. Ecoute Lucie, c'est très embarrassant. Je n'ai pas osé de te le dire mais ça fait plusieurs mois que j'ai de gros soucis. J'ignorais quelle tournure cela allait prendre et je dois reconnaître que ça ne se présente pas sous les meilleures augures. Mais, bon je ne peux pas t'expliquer cela par téléphone. Tu veux qu'on déjeune ensemble.
- Je ne sais pas si j'en ai envie.
- Il va pourtant falloir que je raconte toute l'histoire et que tu comprennes bien que je n'y suis pour rien. Les apparences sont trompeuses.
- Les apparences ? quelles apparences ?
- Lucie, je dois t'expliquer un grand nombre de choses, de faits tous relationnés avec ton affaire. Viens me rejoindre à la maison. J'annule tous mes rendez-vous et on s'assoit tranquillement pour que je te raconte tout cela, veux-tu ?
- Ok, je serai là vers midi et demi.
- A tout à l'heure, ma chérie.

Mais le dernier mot de Duguet n'avait pas été entendu par Lucie qui avait raccroché vivement. En plus d'abasourdie, elle était courroucée.

Duguet et Guérin mêlés à son affaire ? Comment était-ce possible ? Auraient-ils quelque chose à voir avec le trafic de drogue ? Ce serait un comble tout de même.

Lucie marchait dans sa chambre, fulminait, réfléchissait et échafaudait les scénarios les plus fous.

Elle se prépara, sortit sa voiture et se dirigea vers les bureaux de la Duguet Constructions SA, nerveuse et irritée, peu encline aux conciliabules et explications douteuses.

Les embouteillages de la Porte Maillot n'arrangèrent pas l'humeur de Lucie qui piaffait dans sa voiture. Finalement elle arriva chez Patrice après plus d'une heure de trajet et la tension était montée d'un cran. Elle avait eu tout le temps de réfléchir à la situation et était convaincue que ce dernier lui avait sciemment caché la vérité, se refusant encore à utiliser le verbe « mentir » !

Elle salua les secrétaires avec amabilité, comme d'habitude et se dirigea directement à l'appartement de Patrice où Madame Franklin lui avait dit qu'il venait de monter.

Lorsqu'il voulut l'embrasser, elle le repoussa et lui dit qu'elle n'était pas d'humeur pour des démonstrations d'affection déplacées.

Duguet se ressaisit et lui demanda de ne pas être aussi brutale, qu'il n'avait rien fait, qu'il était une victime au même titre qu'elle et qu'il allait tout lui expliquer depuis le début, en la priant de l'écouter attentivement et sans préjugés.

- Une victime comme moi ? ah bon... ? et depuis quand ? Tu as passé trois semaines en réanimation, un et demi de séances de kiné en ateliers de la mémoire ? Tu vis la peur nuit et jour, les angoisses qui nécessitent l'aide d'un psychologue pour les dépasser ? Non, Patrice tu n'es pas une victime... et encore moins une victime au même titre que moi ! Ça je ne vais pas l'accepter... en aucun cas.

Plus elle était radicale dans ses positions, plus il était mal à l'aise et moins il savait par où commencer pour la convaincre qu'il n'avait rien à se reprocher.

Ils s'assirent à table pour grignoter ce que Madame Franklin avait fait livrer par le traiteur du bout de la rue. Lucie n'avait pas faim, elle avait la gorge nouée par la colère et la peine. Elle ne savait encore rien de l'histoire mais voyait déjà le drame que cela allait provoquer et les conséquences que cela aurait sur la confiance qu'elle avait en Patrice. L'amour ne pourrait pas être plus fort que le sentiment de la trahison, elle en était bien consciente.

Une fois installés, Patrice Duguet commença par la fin : son arrestation par la brigade financière quelques semaines plus tôt, ses heures de garde à vue, l'interrogatoire, les accusations de blanchiment d'argent, de compte en Suisse, puis la libération et le contrôle judiciaire dont il faisait l'objet. Lucie ne comprenait pas ce que cette histoire avait à voir avec la sienne, ni avec l'agression dont elle avait été victime un peu plus d'un an plus tôt. Puis il en vint aux doutes qu'il avait sur l'intégrité de Jean Marc Guérin et de l'aptitude que celui-ci avait eu à retourner la situation à son avantage. Lucie ouvrait grand ses oreilles, mais rien ne lui paraissait clair... Guérin n'était-il pas parti depuis l'été dernier ?

- J'ai un peu de mal à te suivre Patrice, dit-elle froidement. Guérin ? qu'a-t-il à voir là-dedans ? Il n'est pas parti aux Etats Unis ?
- Oui, enfin non. Mais bon, attends ne mélangeons pas tout. Laisse-moi continuer. C'est un peu compliqué je sais, mais je vais remonter le fil de l'histoire et tu verras que moi aussi je suis vraiment une victime de toute cette histoire.
- Une victime ? Une victime de quoi ? de qui ? Mais tu n'essaierais pas de m'embrouiller là, Patrice ? Je ne sais pas où tu veux en venir mais je te conseille de me dire la vérité. Explique-moi d'abord ce que Guérin a à voir avec notre histoire.
- Guérin est l'instigateur de toute l'histoire, ma chérie. Il a été arrêté la même semaine que moi et a essayé de me faire porter le chapeau, mais je te jure que je n'y suis pour rien, que je ne savais rien jusqu'à ton agression et que dès que je l'ai appris, je me suis séparé de lui
- Tu ne savais rien de quoi ? qu'est-ce qu'il a donc fait Guérin ?

Duguet commençait à vaciller. Plus il voulait s'expliquer et plus il s'embrouillait, ce qui n'était pas de nature à rassurer Lucie. Il essaya de se justifier une fois de plus, mais là la jeune femme perdit patience :

- Bon, ça suffit maintenant ! déclara-t-elle sur un ton qui n'admettait pas de réplique. Je vais te poser des questions et tu vas me répondre, rapidement, directement et simplement.
- Non, mais attends...
- Non, je n'attends rien ! Comment Guérin est entré dans cette histoire et pourquoi a t'il été arrêté ?

- Eh bien, il a été arrêté pour son implication dans la mort de ton copain Boris et pour avoir été le chef des dealers d'héroïne qui t'ont sauvagement agressée.

La conversation s'arrêta brutalement. Lucie ne savait pas si elle faisait un cauchemar ou si le sol se déroba sous ses pieds. Guérin en chef de gang ! Alors là... Elle crut défaillir.

Un type brillant, diplômé et sans problèmes d'argent apparents qui se livrait à un sordide trafic de stupéfiants ! On nageait en plein délire !

Un sérieux malaise s'installa entre eux et le blanc dans la conversation s'éternisa. Duguet ne savait pas comment reprendre le fil et Lucie était comme assommée.

- Guérin faisait du trafic de drogue et tu étais son complice ? Patrice, dis-moi que je vais me réveiller, s'il te plaît.

Lucie se laissa tomber contre le dossier de sa chaise, abasourdie et épuisée à la fois.

- Mais non, je n'étais pas au courant, voyons. Sinon je l'aurais fait arrêter ou je me serais séparé de lui avant. Tu dois me croire Lucie.
- Tu l'as su quand alors ?
- Je l'ai su lorsque Pierre Dorsel m'a raconté ton histoire du parking de l'université, avec le petit paquet que ton copain avait jeté dans ta voiture. Il me l'a raconté le soir que je les ai connus lui et Jane, à l'hôpital de Caen où tu étais dans le coma.
- Tu le savais depuis plus d'un an et tu ne m'as jamais rien dit ? Mais tu te fous de ma gueule ou quoi ?

Lucie était outrée, décontenancée et sous l'emprise de la colère elle lui déversa un flot d'injures dont elle eut été bien incapable d'expliquer d'où elles lui venaient !

Duguet ne savait plus quoi dire, à part bredouiller quelques « Lucie, écoute moi, Lucie je te jure que non, mais Lucie ne te mets pas dans des états pareils » Lucie, Lucie, Lucie... mais rien, Lucie ne l'écoutait plus, Lucie était remontée comme une pendule et rien ne parviendrait à la calmer jusqu'à ce qu'elle se levât pour claquer violemment la porte de l'appartement et de disparaître avec son sac en bandoulière rapidement récupéré sur le sofa de l'entrée.

Lucie écumait, Lucie ne trouvait plus les clefs de sa voiture, Lucie n'arrivait pas à démarrer et n'avait qu'une hâte : rentrer chez les Dorsel et prendre une douche brûlante pour se libérer de toute cette tension et du poids du mensonge de Patrice en partageant cette épreuve avec ses amis, les vrais, les seuls sur lesquels elle ait jamais pu réellement compter !

Duguet, quant à lui, était comme pétrifié. Il resta dans la salle à manger un long moment, comme cloué sur son siège. Il se traita d'imbécile, d'immature, de crétin de base et de tous les noms d'oiseaux qui lui venaient à l'esprit. Connaissant bien le caractère entier de Lucie, il savait qu'elle vivrait cela comme une véritable trahison et qu'il serait difficile de la faire revenir en arrière.

Lorsque Lucie arriva chez les Dorsel, elle se précipita dans la cuisine pour que Denise lui prépare une infusion de tilleul. Elle avait pleuré durant tout le trajet, son maquillage avait coulé, elle était dévastée et ses longs cheveux blonds qu'elle remontait machinalement en arrière avec la paume de la main venaient se coller à son visage, agrippés qu'ils étaient par les larmes qui ruisselaient sur ses joues. Denise s'en fut prévenir Jane qui dévala les escaliers à toute allure pour savoir ce qui se passait. Lucie était incapable de parler de manière cohérente :

- C'est Patriiiiiice, Paaaaatrice, iiiiil m'a fait, illlll m'a menti, il il il il...

- Calme-toi ma chérie, bois ton infusion et calme-toi, viens on va s'asseoir au salon.

Jane la prit par le bras et l'aida à s'installer sur le canapé, lui passa un coussin derrière la tête et lui demanda de se taire, de se détendre et de ne pas se précipiter à donner des explications qui, de toute évidence, étaient très douloureuses. Elle appela son mari pour lui demander de rentrer de bonne heure, parce que Lucie avait un problème et qu'elle n'avait pas encore compris lequel.

Lucie tarda plus d'une heure à sécher ses larmes et à contrôler son hoquet. Elle était épuisée et s'assoupit une bonne demi-heure, toujours assise au même endroit, fixant le mur face à elle, incapable de réagir ni de pouvoir expliquer à Jane ce qui s'était passé. Cette dernière, en maman habile, décida de ne plus intervenir et de rester près de Lucie jusqu'à ce que sa fille et son mari rentrent à la maison, mais sans poser la moindre question. Elle savait bien que ça finirait par sortir.

C'est Mary qui rentra la première et put enfin faire sortir Lucie de sa torpeur.

- Ben, cocotte... qu'est ce qui se passe ? Tu as eu un problème avec Patrice ? qu'est-ce qu'il t'a donc fait ?
- Oh, c'est une horreur... répondit Lucie à sa meilleure amie et à la mère de celle-ci qui attendait les explications patiemment depuis plus de deux heures.
- Il savait tout du gang des vendeurs de drogue qui m'ont agressée ! Il est impliqué dans l'histoire jusqu'au cou...
- Mais qu'est-ce que tu racontes ? C'est impossible, voyons. Ce type est raide dingue de toi. Tu as du mal comprendre.
- Noooooon.... J'ai très bien compris ! D'ailleurs tout a commencé ce matin lorsque son avocat m'a appelée pour m'informer qu'il ne pourrait pas me défendre car il est l'avocat de Patrice et que cela constitue un conflit d'intérêts.
- Ah bon, mais comment ça ? conflit d'intérêts par rapport à quoi ?
- Ben, c'est simple : je suis la victime des trafiquants de drogue et Patrice est un d'entre eux ! Voilà, ce n'est pas plus compliqué que cela.
- Attends, attends, c'est impossible, je n'y crois pas une seconde.
- Mais siii, puisque je te le dis, oh mais, écoute si tu ne veux pas me croire, demande lui toi-même ! il va t'expliquer, tu verras que je ne suis pas gaga, quand même, c'est lui qui me l'a dit.

Mary ne savait plus quoi penser. Pierre arriva à point nommé au moment où les trois femmes n'arrivaient plus à communiquer et que Lucie retombait dans le même mutisme qu'une heure auparavant. Ces amis la prenaient pour une mythomane, ça ne faisait pas l'ombre d'un doute dans son esprit. Bien sûr Patrice finirait pas convaincre tout le monde qu'il était innocent et c'est elle qui passerait pour une folle furieuse.

On n'allait sans doute lui faire croire que c'était le coup sur la tête qu'elle avait reçu qui l'avait transformée ainsi en quelques mois ! Une mytho, oui, une vraie mytho... voilà ce qu'elle était devenue ! Lorsque Pierre entra au salon, il embrassa son épouse et sa fille puis remarqua que Lucie avait le visage rougi par les larmes, effondrée au fond d'un lourd fauteuil anglais qui semblait vouloir l'engloutir dans ses oreillettes. Il pensa faire un mot d'humour, qui tomba bien à plat en disant : « oh ça sent la dispute amoureuse, ça » Mary ne le laissa pas continuer sur le chemin d'un humour décalé qui n'avait pas lieu d'être, vues les circonstances !

- Papa, s’il te plaît, c’est très sérieux. Il semblerait que Patrice soit impliqué dans le trafic d’héroïne dont Lucie a été victime. Ce n’est pas drôle du tout, mais bon, maman et moi nous n’avons pas encore tout compris. On devrait peut-être s’asseoir, prendre un verre et écouter Lucie nous raconter tout cela calmement et en détails.
- Patrice ? répondit Pierre, interloqué. Qu’est ce qui peut faire penser à ça ? Ce n’est pas son genre, ou alors il cache bien son jeu. Mais comment vous pouvez en venir à de telles conclusions, les filles ?

Lucie qui avait du mal à se ressaisir tenta de raconter à la famille Dorsel le déroulement de sa journée. L’appel de l’avocat le même matin, les semi-révélation que ce dernier lui avait faites, puis le coup de téléphone qu’elle avait passé à Patrice et leur déjeuner tronqué, ponctué d’un récit très imprécis au sujet des activités de son ex-associé et de sa supposée participation passive à l’affaire. Lucie se remit à pleurer lorsqu’elle expliqua qu’il savait depuis le début de leur relation que cette histoire de drogue existait, même si elle avait bien compris qu’il ignorait qu’elle en était la victime jusqu’au moment de son hospitalisation à Caen.

Pierre écoutait, Jane essayait de comprendre, Mary en rajoutait et tout le monde y allait de son Partie. Entre ceux qui doutaient, ceux qui défendaient, ceux qui accusaient, la conversation était devenue un embrouillamini sans pareil et la tension montait collectivement.

Pierre se leva et décréta qu’il allait parler à Duguet. Qu’il avait besoin d’y voir clair. Que ce type était probablement victime d’un règlement de comptes sordide et qu’il était hors de question de le lâcher à la première occasion. L’amitié c’est aussi être là dans les mauvais moments, conclut-il en se rendant à son bureau pour parler à Patrice.

Lucie et Mary avaient décidé de se tenir en retrait. Connaissant l’honnêteté intellectuelle de Pierre, elles se doutaient bien qu’il leur ferait un compte rendu complet de son entretien.

La conversation téléphonique dura plus d’une heure et les filles étaient afférées à aider Denise à mettre le couvert lorsque Pierre arriva au salon pour se servir un whisky.

- Bon, ben, ce n’est pas si simple cette affaire, les filles. Je ne voudrais pas prendre parti mais j’ai franchement l’impression que ce Guérin est un sacré salopard et qu’il a monté un plan foireux dont aujourd’hui il essaie de faire porter le poids à Patrice. Lucie, je pense que tu ne devrais pas prendre de décision dans l’immédiat.  
Il ne nie pas avoir été au courant d’un certain nombre d’éléments mais tout de même il n’était pas au courant que le trafic avait pris une telle dimension et, de surcroît, il a pris la décision de se séparer de Guérin le jour même où il a compris que tu étais la victime des trafiquants.  
S’il avait été dans le coup, il aurait choisi de disparaître de ta vie pour ne pas risquer d’être repéré par la police, c’est logique !
- Oui, mais il aurait pu en parler à Lucie, surtout dernièrement, renchérit Mary. C’est fou que ce soit son avocat qui le lui apprenne. Franchement, s’il est innocent il aurait dû expliquer les choses avant qu’elle ne s’en aperçoive ! Il savait bien tout de même que ça sortirait, surtout si maintenant il est impliqué et qu’il va être jugé. C’est incroyable, Papa, tout de même !

Mary s’exaltait. En fait plus la soirée passait et plus elle comprenait la réaction de Lucie qu’elle avait un peu surestimée au départ. Elle prit clairement la défense de son amie d’enfance.

La soirée se termina tranquillement encore qu'un peu morose. Lucie qui avait une migraine naissante se retira de bonne heure et le reste de la famille s'en fut après avoir terminé l'infusion habituelle au salon.

Patrice Duguet essaya d'appeler Lucie les jours suivants mais elle ne décrocha pas le téléphone. Elle était plus qu'en colère... elle était dépitée, déçue, peinée et même quelque peu inquiète. Comment Patrice avait-il pu la trahir ainsi ? Car de toute évidence elle considérait son attitude comme une trahison. Elle ne pourrait jamais lui pardonner, elle en était bien convaincue, elle se connaissait têtue et rancunière, deux traits de caractère difficiles à contrôler.

Il se passa deux semaines avant qu'elle ne rende visite à son nouvel avocat pour faire le point sur le dossier, lui apporter les derniers rapports d'expertises médicales et les conclusions de son généraliste qui ne la considérait pas encore « consolidée ».

L'avocat lui dit que ce serait important pour le calcul du préjudice qui donnerait droit à des indemnisations. Lucie n'était pas très intéressée par cet aspect des choses. Si elle avait, comme tout le monde, besoin d'argent, elle savait bien que les coupables ne la paieraient sûrement jamais ! et puis, elle préférait les voir en prison que savoir qu'ils allaient la dédommager.

Patrice Duguet, quant à lui, avait repris ses activités. Il parlait presque quotidiennement avec Pierre Dorsel pour que celui-ci essaie d'infléchir la position radicale de Lucie, mais les choses ne paraissaient pas vouloir évoluer dans son sens. Il avait même fait une tentative de rapprochement avec Mary, mais l'accueil glacial de cette dernière lui avait vite fait comprendre qu'elle ne serait pas un interlocuteur en sa faveur.

Son avocat commençait à recevoir communication des pièces de la part du juge d'instruction, lequel le convoquait régulièrement pour des compléments d'informations. Le compte en Suisse s'était avéré bien réel ! Il avait été ouvert trois ans auparavant, au nom de Patrice Duguet, qui avait finalement compris que son ancien associé avait ourdi ce stratagème lugubre pour se protéger au cas où les choses tourneraient mal. Duguet n'avait rien vu venir et son moral était amplement affecté par cette situation, tant par la trahison dont il était victime de la part de Guérin que par le silence de Lucie qu'il se refusait encore à nommer « rupture ».

Les trafiquants de drogue étaient toujours sous les verrous et Guérin également. Celui-ci aurait du mal à faire croire à son innocence même s'il avait tout fait pour que Duguet soit considéré comme l'instigateur du réseau et le bénéficiaire de ses profits. Les policiers avaient néanmoins fait un travail de fond important, notamment sur le train de vie démesuré de Guérin. La conviction du juge d'instruction était confortée par les aveux des autres détenus qui avaient, tous en bloc, désigné Guérin comme leur ancien chef, pour lequel les charges s'alourdissaient de jour en jour.

Lucie, quant à elle, lisait avec une certaine indifférence les pièces que son avocat lui transmettait et elle se sentait, chaque jour davantage étrangère, à cette affaire. Elle avait tellement lutté pour récupérer son état de santé, en finir avec les migraines, retrouver sa mémoire et la qualité de son sommeil que ce procès ne faisait rien d'autre que lui rappeler de mauvais souvenirs. Et si, de cette période, elle avait malgré tout gardé l'essence de sa belle rencontre avec Patrice Duguet, elle n'arrivait pas à assimiler son manque de loyauté.

## Partie 7

Mary préparait sa rentrée à l'université et avait en vain essayer de convaincre Lucie de se joindre à elle, pour la faire sortir de cet état de tristesse permanent dans laquelle elle se drapait depuis sa rupture avec Duguet.

Jane et Mary avaient tout fait pour convaincre Lucie d'organiser une nouvelle rencontre avec son ex-fiancé mais sans résultat. Lucie avait, dans sa tête en tous cas, encaisser le coup et définitivement entériner la rupture. Ses projets de vie commune avec Patrice Duguet étaient évidemment tombés à l'eau et elle se demandait quoi faire maintenant puisqu'elle ne voulait pas continuer à vivre chez les Dorsel, pas plus que réintégrer son appartement qu'elle venait de louer pour une année.

Penchée sur son ordinateur à longueur de journées, elle ne sortait guère des recherches sur internet : cours de langues pour soutien scolaire, stages de céramique artistique, préparation intensive pour s'occuper d'enfants handicapés ou surveillante dans un collège au sud de la France, elle évaluait toutes les possibilités que lui offrait sa formation universitaire et son envie de changer de vie.

Les semaines passaient et, finalement, un matin, son avocat l'appela pour lui dire que l'instruction se terminait et que le procès se déroulerait en mars 1999.

Les trafiquants de drogue seraient jugés en Assises pour le meurtre de Boris et la tentative de meurtre contre Lucie et, dans un deuxième temps, passeraient en correctionnelle pour trafic de stupéfiants et association de malfaiteurs.

Guérin faisait partie des accusés en correctionnelle et il serait cité comme témoin dans la procédure ouverte contre Duguet au Tribunal de Grande Instance de Paris. Il y serait jugé blanchiment d'argent issus de trafic de stupéfiants et fraude fiscale organisée avec détention de compte à l'étranger. La Brigade financière n'avait pas encore terminé ses investigations et le procès de Duguet ne se déroulerait pas avant la rentrée de l'année suivante, vu les délais de réponse des services bancaires helvétiques aux commissions rogatoires envoyées par le Parquet de Paris.

Lucie devrait donc rester quelques mois de plus à Paris. Elle avait émis le souhait de se soustraire aux audiences du procès, mais son avocat le lui avait formellement déconseillé, voire interdit. Il avait été relayé par les Dorsel qui avaient expliqué en long, en large et en travers qu'elle se devait d'être présente, qu'elle avait besoin que son état de victime soit reconnu afin de pouvoir enfin tourner la page et se reconstruire.

Elle avait, plutôt curieusement, l'impression que ce procès serait une épreuve insurmontable qui ferait ressurgir toutes ses blessures, ces mois de doutes, de peurs et d'inquiétudes de toutes sortes. Elle décida finalement de faire confiance à ses amis et ne s'engagea pas vers le poste de surveillante dans un collège à Tarbes qui lui avait été proposé.



## Partie 8

Finalement, le grand jour arriva. La première partie du procès s'ouvrait et Lucie était dans un état de tension à peine imaginable. Une semaine déjà qu'elle ne dormait plus, ne mangeait plus, était triste à mourir et n'arrivait plus à communiquer avec personne. Mary était désespérée, elle ne parvenait pas à sortir son amie de cet état de stress. Il faudrait de la patience, du tact et surtout beaucoup d'affection de la part des Dorsel pour accompagner Lucie dans cette épreuve.

Le procès se déroulerait en deux phases et probablement en plusieurs sessions vu le nombre d'inculpés et la complication qu'entraînaient les différents chefs d'accusation.

La famille Dorsel avait donc organisé une espèce de « tour de rôle » pour que chacun d'entre eux accompagne obligatoirement Lucie durant toutes audiences, les interrogatoires, les plaidoiries et, bien sûr le jour du prononcé du jugement. Lucie traversa cette épreuve, appuyée de l'affection de son avocate, une jeune femme compétente, impliquée et concernée qui avait bien compris la détresse que vivait sa jeune cliente, si courageuse.

Lorsque Lucie avait voulu régler les honoraires de son conseil, celle-ci lui avait déclaré que tout était déjà payé et que la personne qui s'en était chargée lui avait demandé de préserver la confidentialité. Lucie avait un moment cru que c'était Patrice Duguet qui s'en était acquitté et en en avait ressenti une rage sourde ! Elle menaça alors l'avocate de lui retirer le dossier si elle ne lui disait pas qui avait réglé et elle découvrit avec surprise que Pierre Dorsel avait pris en charge tous les frais liés à la procédure, comme il l'aurait fait pour sa propre fille. Il voulait éviter à Lucie ces lourdes dépenses, très conséquentes pour sa modeste condition d'étudiante. Elle se confondit en excuses auprès de son avocate et remercia chaudement ses amis. Vraiment, Pierre et Jane se substituaient parfaitement à ses parents et son affection pour eux était chaque jour grandissante.

Les journées du procès furent épuisantes, le regard baissé des dealers qui n'osaient pas affronter le sien, l'arrogance et la mise toujours aussi élégante de Guérin n'arrangèrent pas les choses.

Duguet, lui, était dans la salle comme témoin, mais pas dans les box réservés aux accusés. Il n'avait pas été mis en examen dans le trafic de drogue ni dans l'affaire de l'agression mais dut néanmoins répondre à plusieurs reprises aux questions du procureur, à la barre, au sujet de ses relations avec Guérin et des déclarations qu'avait faites celui-ci, tentant de lui faire « porter le chapeau » en le désignant comme l'instigateur de l'histoire.

Heureusement que le juge d'instruction avait compris le jeu malsain et l'esprit de vengeance de Guérin, sinon Duguet aurait pu aisément se retrouver derrière les barreaux. Le juge n'hésita tout de même pas à le sermonner violemment. Un élu du peuple aurait dû être plus vigilant, ne pas se laisser embarquer dans des histoires de financement occulte de ses campagnes électorales et surtout éviter de faire confiance aveuglément à un associé qui manifestement n'avait pas grande moralité.

La semaine fut donc éprouvante pour tous, y compris pour Duguet qui était mortifié de voir Lucie dans un tel état de fatigue et d'abattement.

Elle ne lui adressa pas la parole et resta de marbre à ses tentatives d'approche. Il avait pensé qu'elle lui rendrait au moins son salut, mais drapée dans sa dignité et surtout sa douleur elle fit comme si elle ne l'avait jamais vu.

La première tentative fut sur les marches du palais de justice mais Lucie le toisa d'un tel regard de fer que Duguet battit en retraite. Elle était courroucée et il se surprit à se demander si réellement elle pouvait le détester à ce point. Il n'avait pas encore compris que Lucie lui en voulait comme jamais elle n'en avait voulu à qui que ce soit ! Elle ressentait une espèce d'indignation mélangée à son dépit amoureux et à cette sensation de trahison qui ne la quittait pas.

La pauvre Lucie souffrait, c'était une évidence pour tout le monde. Elle revivait à chaque instant, à chaque question aux accusés ou à elle-même les moments d'angoisse qui avaient fait son quotidien deux ans auparavant.

Le traumatisme, le stress, les angoisses ressurgissaient et avaient manifestement un effet psychosomatique direct puisque le quatrième jour des audiences elle resta clouée au lit à cause d'une migraine récurrente qui ne lui permit pas de mettre un pied hors de sa chambre. C'est dans le noir complet qu'elle resta enfermée toute la journée, aux bons soins de Denise qui lui apportait toutes les deux heures des infusions dont elle avait le secret et qui eurent un effet bénéfique puisqu'elle put reprendre le chemin du tribunal le lendemain.

Pierre Dorsel ne perdait pas le contact avec Duguet. Ils s'appelaient quotidiennement et avaient même déjeuné ensemble un jour de la semaine pour faire le point sur la situation. Duguet, quant à lui était très éprouvé. Son honneur était bafoué, son honnêteté traînée dans la boue, ses paroles mises en doute à cause du jeu malsain d'un de ses plus vieux amis qui n'avait pas hésité à monter un piège imparable pour le discréditer.

Les investigations avaient cependant donné des résultats clairs : Duguet n'avait jamais mis les pieds dans la banque concernée, personne là-bas ne le connaissait et sa signature avait été analysée par un graphologue assermenté qui déclara sans le moindre doute qu'il s'agissait d'une imitation !

Il se sentait innocent et innocenté, mais la justice ne voit pas les choses sous le même angle que les inculpés, car le fisc est un adversaire redoutable quand il se porte partie civile.

Les résultats financiers de ses entreprises étaient dramatiques depuis le début de l'affaire et sa holding périlait vu que de nombreux partenaires financiers avaient mis un frein à leur engagement dans des projets nécessitant de gros budgets. Son monde lui échappait, ses quelques amis avaient disparu et rien ne paraissait vouloir stopper sa chute. La rumeur, les coups de frein des banques et la défiance de ses associés avaient des conséquences incommensurables. L'acharnement des media avaient fait le reste !

Il sortirait donc de cette épreuve très atteint physiquement, psychologiquement, financièrement et émotionnellement car il ne se remettait pas, en premier lieu, de sa rupture avec Lucie.

Il appréciait le soutien de Pierre Dorsel, même si ce dernier ne pouvait pas lui être d'un grand secours mais, au moins, il ne lui tournait pas le dos et dans les grandes tempêtes la moindre petite lumière est importante.

Madame Franklin avait, quant à elle, témoigné à la barre de la moralité de son patron, de sa qualité d'homme de parole, honnête et sensible au respect des lois.

Elle avait au contraire été extrêmement sévère à l'égard de Guérin pour lequel elle n'avait pas ménagé les attaques en des termes plus que sévères. Elle affirma même au tribunal qu'elle n'était pas surprise car de la part de ce « type-là » elle s'était toujours attendue à un « coup fourré » !

La semaine s'égreña dans la tempête médiatique qui se déchaîna le jour de l'audition de Patrice Duguet.

De conjonctures en supputations, il était le coupable idéal... L'homme politique lynché faisait la une des journaux, des infos radio et télévisées et il aurait fallu un tsunami pour détourner l'attention des nombreux journalistes agglutinés à la sortie de la salle d'audience.

Les journées épuisantes prirent fin après les plaidoiries, lorsque le juge déclara que le délibéré serait communiqué sous dix jours.

Les cinq détenus retrouvèrent leurs cellules, Pierre Duguet son refuge normand d'où il ne sortait pas et dont les grilles étaient fermées à double tour et les Dorsel s'échappèrent pour quelques jours dans le sud de la France avec Lucie, histoire de se libérer de cette pression psychologique et de se retrouver en famille pour un long week-end.

L'avion atterrit à Nice le vendredi en début d'après-midi et tout le monde fut heureux de pouvoir souffler un peu et de prévoir quelques sorties pour le samedi, sous le soleil de la côte d'Azur.

Les parents du petit Jeremy, le jeune élève d'anglais de Lucie les avaient conviés à faire un tour sur leur yacht amarré à Cannes, le dimanche pour un déjeuner « sur le pouce » comme l'avait spécifié son propriétaire ! « Sur le pouce » signifiant pour cette famille-la que le champagne serait servi, le caviar à la cuillère et que l'argenterie et le chef privé à bord complèteraient la tonalité de la journée.

Mary jubilait... L'ambiance « informelle mais chic » leur fit le plus grand bien. Tout le monde passa une excellente journée et Lucie retrouva même sa bonne humeur.

Le mardi, de retour à Paris, l'avocate demanda à Lucie de passer à son cabinet pour lui expliquer le verdict qui était tombé le matin. Elle pensait que ce n'était pas une nouvelle à donner par téléphone. Le bien-être du week-end s'évanouit rapidement et le retour à la réalité fut un peu violent, mais c'était la dernière étape. Mary accompagna son amie et fut surprise par les condamnations.

Guérin avait écopé de la plus forte sanction : 8 ans de prison ferme pour trafic de stupéfiants en bande organisée, participation à un délit de blanchiment d'argent, complicité d'assassinat, complicité d'agression et tentative d'intimidation sur la personne de son ex-associé.

Les dealers avaient été condamnés à différentes peines allant de 3 à 6 ans de prison ferme pour tentative d'intimidation ayant entraîné la mort sans l'intention de la donner, trafic de stupéfiants en bande organisée, consommation habituelle de stupéfiants, menaces et agression physique sur la personne de Lucie.

Le juge avait en outre fixé une indemnité compensatoire de deux cent cinquante mille francs qui devrait être versée à Lucie par Jean Marc Guérin, le seul des délinquants qui eut été solvable. L'avocate précisa qu'elle ferait immédiatement une demande de saisie de l'appartement parisien de ce dernier ainsi que de ses comptes bancaires.

Duguet avait été finalement épargné. Une condamnation de 18 mois de prison avec sursis avait été dictée à son encontre pour recel de fonds émanant d'un trafic de stupéfiants, blanchiment d'argent, financement occulte de campagne électorale et fraude fiscale pour ouverture de

compte bancaire à l'étranger sans déclaration aux services concernés. Une amende de plus de trois cents mille francs dont il devrait s'acquitter auprès du service des impôts clôturait le tout.

Lucie écoutait son avocate, assise en face d'elle mais totalement absente.

Elle avait attendu cet instant et pensait qu'il la soulagerait, mais rien... pas la moindre émotion positive, pas de soulagement notable, pas de haine ni de déception. Mary avait l'impression que son amie était imperméable à ce qui s'était passé durant la semaine antérieure, les mois passés, les deux années de souffrance qu'elles venaient de vivre ensemble, unies comme jamais.

Oui, Lucie voulait faire un trait sur cette histoire et le moment était venu.

Ils pouvaient bien tous mourir en prison ou sortir demain, elle n'en avait cure !

Elle voulait disparaître de ce monde de voyous, oublier ce cauchemar, construire un futur loin de tout cela et surtout ne plus jamais, mais vraiment jamais, entendre parler de Patrice Duguet ! L'avocate expliqua à Mary que les jugements avaient été à la hauteur des faits et des plaidoiries et elle assura que Guérin avait mal vécu sa condamnation, en tous cas c'est ce que lui avait confié le conseil de ce dernier.

Les filles rentrèrent à la maison et Pierre pensa qu'il était temps d'ouvrir une bouteille de champagne pour célébrer la fin de cette étape douloureuse. Lucie acquiesça mais ne se sentit pas du tout concernée.

Elle était ailleurs, elle préparait son départ, sa fuite en avant, son échappatoire dont elle n'avait encore parlé à personne, même pas à son ami peintre de Montmartre qui était son confident le plus discret. Lucie avait décidé, seule, de donner une nouvelle orientation à sa vie...

Sa décision était prise, les démarches étaient en cours, son passeport et ses vaccins à jour, son billet d'avion prêt à être retiré et rien ne la ferait changer d'avis, pas même l'affection des Dorsel !

## **Partie 9**

Un mois s'était écoulé depuis la clôture du procès et Duguet n'avait toujours pas rejoint sa résidence parisienne. Il restait cloîtré dans sa gentilhommière normande, loin de tout, essayant d'assimiler ce qui venait de lui arriver, de faire le point sur sa situation personnelle afin de prendre les décisions adéquates.

Certains de ses cadres étaient venus le rejoindre pour une réunion quelques jours après sa retraite au calme et Madame Franklin, qui gérait les affaires courantes avec brio et en toute confiance, s'était jointe à eux.

Elle resterait le pilier le plus solide de la vie de l'entreprise quelles que soient les circonstances. Depuis le départ de Guérin elle décuplait d'initiatives avec un bon sens propre à un chef d'entreprise de haut niveau. Duguet s'en voulait presque de ne s'être jamais rendu compte à

quel point elle était compétente. Sa fidélité, son engagement moral et sa capacité de travail en avaient fait une collaboratrice exceptionnelle et irremplaçable dans cette période durant laquelle il fallait faire face à tout prix. Les affaires ne connaissaient pas de répit et il fallait continuer envers et contre tout.

Malgré les états d'âme de son dirigeant, l'entreprise Duguet Constructions SA devait fonctionner et, heureusement, sa situation financière était suffisamment solide pour lui permettre de traverser cette tourmente, malgré l'adversité. Patrice Duguet n'avait pas hésité à procéder à une augmentation de capital par un apport de fonds propres pour rassurer les banques, ses partenaires et associés et mener à bien un projet important de construction dans le quartier d'affaires de la défense qu'il avait garanti par un gage sur un de ses immeubles.

Ce mardi matin, il s'apprêtait à monter sa jument préférée pour aller s'oxygéner et prendre un peu d'inspiration au bord de la rivière lorsqu'il reçut un appel de Madame Franklin.

Roberto Varela, avait encore appelé. Il souhaitait rencontrer Patrice au plus tôt. Duguet fixa une date à Madame Franklin pour une réunion qu'il ferait à Paris avec cet espagnol, juriste d'un grand groupe de construction ibérique. La vraie vie devait reprendre son cours. IL rentrerait à Paris en fin de semaine !

## Partie 10

Lorsque Lucie descendit de l'avion elle fut interloquée par la chaleur humide ambiante.

A peine le jour levé et déjà une sensation d'air irrespirable saturé d'odeurs de terre mouillée labourée par le train d'atterrissage du petit avion dont elle descendait et qui venait de se poser sur une piste en latérite boueuse à souhait. Une végétation luxuriante couvrait l'horizon, où qu'elle regarde, à perte de vue. Elle se dépêcha d'enlever son chemisier un peu trop chaud pour l'endroit et la saison ! Un simple top à fines bretelles qu'elle portait en dessous lui paraissait déjà beaucoup plus approprié. Elle se dit qu'heureusement, dans ces pays-là tout devait être climatisé !

C'était sans compter sur ce qu'elle allait découvrir !

Une fois dans le hall d'accueil des passagers, elle aperçut un jeune garçon qui ressortait au milieu des autres accueillants par la blancheur de sa peau et la blondeur de ses cheveux.

Il portait un carton sur lequel était écrit « Lucy Blondo » et la jeune femme sourit en voyant son nom de famille écorché.

Elle s'approcha du jeune homme et ils firent connaissance. Il ne parlait pas français, s'appelait Yan et était norvégien.

- Did you have a nice flight « *Lyucy* » \*
- *Yes, everything ok. I'm very tired. Was a long way from Paris, but I'm very happy to be here*, lui répondit Lucie sans hésiter.
- *My name is Greg dit le jeune homme en lui tendant la main.*
- *Nice to meet you Greg.*
- *I'm norvegian*
- *I'm french*
- *Yes, I know* répondit Greg en souriant et l'entraînant vers le hall dans lequel seraient déchargés les bagages sous peu.

Elle avait fait un long voyage depuis Paris avec un changement à Lisbonne où elle avait décidé de passer deux journées à redécouvrir la ville dans laquelle elle était venue avec ses parents au cours de son enfance, puis un arrêt obligatoire de trois jours à Sao Tome, puisqu'il n'y avait que trois vols par semaine pour l'île de Principe et celui qu'elle aurait dû prendre à son arrivée était complet. Les vols directs depuis l'Europe pour arriver à Sao Tomé décollent de Lisbonne, sinon il faut aller passer par Madrid, puis changer de compagnie à Malabo, ce qui n'était ni très facile ni très sûr car souvent les petites compagnies africaines locales sont instables dans leur fonctionnement. Problèmes techniques, politiques ou économiques pouvaient mettre en péril le voyage du plus vaillant des voyageurs qui, en tout état de cause, n'avait pas de recours contre les aléas locaux !

\*

- *Tu as fait bon voyage, Liucie ?*
- *Oui, parfaitement. Je suis très fatiguée, c'était long depuis Paris, mais bon, je suis contente d'être arrivée,* lui répondit Lucie sans hésiter.
- *Je m'appelle Greg, dit le jeune homme en lui tendant la main.*

- *Enchantée, Greg*
- *Je suis norvégien*
- *Et moi je suis française*
- *Oui, je sais, répondit Greg en souriant et l'entraînant vers le hall dans lequel seraient déchargés les bagages sous peu.*

Arriver jusqu'à cette partie de l'Afrique de l'Ouest, ancienne colonie portugaise, était un peu une odyssee des temps modernes pour les jeunes gens qui, comme Lucie, avaient grandi dans le confort d'un pays moderne. Le changement s'avérait radical !

L'atterrissage sur l'île de Principe avait eu lieu pratiquement à l'heure mais la précarité des lieux contrastait davantage encore qu'avec l'aéroport de Sao Tome qui, déjà, était un modèle du genre ! Ici, tout portait à sourire, surtout le « service de pompiers » à l'arrivée de l'avion : un habitant de l'île, armé d'un extincteur était posté en bout de piste prêt à intervenir en cas de crash de l'aéronef ! La solennité lui était conférée par une casquette de chef de gare récupérée dans un container de vêtements vendus sur un marché local, sans le moindre doute. Le type prenait sa mission très au sérieux et les touristes qui venaient passer un petit séjour dans un des deux complexes hôteliers de luxe perdus en brousse, le prenaient en photo pour rapporter un souvenir unique et pour le moins authentique !

Ici, pas de tapis électrique sur lequel arrivent les bagages, pas non plus d'air conditionné, tout juste les vestiges de quelques vieux ventilateurs de plafond sans pales qui avaient rendu l'âme depuis quelques décennies. Les locaux étaient sales, mais plus poussiéreux que crasseux. On sentait de suite le manque de moyens pour l'entretien et il fallait être vigilant au moment de récupérer les valises qui disparaissaient très vite des chariots poussés à bras d'homme depuis leur descente de l'avion.

Une fois les bagages de Lucie récupérés, les deux jeunes gens se dirigèrent vers un vieux quatre-quatre qui avait dû être blanc, bien longtemps auparavant !

Greg démarra l'engin et ils s'engagèrent sur une piste de brousse détrempeée, bien collante et glissante. De grosses flaques d'eau rendaient la circulation plus difficile encore et Lucie comprit que Greg était déjà dans cette île depuis quelques mois pour s'en sortir aussi bien au volant. Il lui expliqua qu'un gros orage avait frappé l'île la nuit antérieure et que dans cette région les précipitations pouvaient d'un coup prendre des proportions inattendues qui laissaient des stigmates importants sur la nature, les maisons et les routes, si tant est qu'on puisse les appeler ainsi.

Mais comment les africains se protègent-ils des intempéries ? demanda Lucie.

- Oh, ils sont bien protégés dans leurs cases qui sont toujours construites dans des zones de hauteur, et surtout en parfaite harmonie avec la nature. Je défierais bien de grands architectes américains de venir construire ici des cabanes... elles ne résisteraient sans doute pas longtemps au vent et aux précipitations. Mais l'africain est sage et respecte son environnement. Il connaît bien la force des éléments et sait donc s'en protéger. Nous avons beaucoup à apprendre d'eux, alors que nous venons ici en pensant leur enseigner comment vivre !

Lucie resta silencieuse bien trop occupée qu'elle était à s'accrocher là où elle le pouvait, dans cette guimbarde brinquebalante qui semblait vouloir les jeter au dehors de sa cabine.

Il leur fallut à peine une heure pour arriver sur une espèce de place de village mais Lucie avait l'impression qu'ils avaient traversé la Patagonie. Son corps meurtri commençait à passer la

facture ! Après ces quelques jours de voyages, de changements, de nuits dans des lits très moyens, de fatigue, de valises soulevées, tirées, poussées, le tout ajouté au stress de l'inconnu, Lucie n'arrivait plus à se repérer dans le temps ni dans l'espace.

Elle avait changé de continent, abandonné derrière elle ce quotidien angoissant qui la tenaillait depuis plus de deux ans, avait essayé de laisser à Paris son chagrin d'amour sans pour autant savoir si ce serait facile mais elle avait surtout dit au revoir à sa famille de cœur, à sa meilleure amie, plus chère encore que la soeur sœur qu'elle n'avait jamais eue.

Les Dorsel étaient sans doute son seul regret d'avoir franchi les mers...

Mais il lui fallait en passer par là pour se reconstruire, pour donner un sens à sa vie, pour se sentir utile et partager avec d'autres ce qu'ils n'auraient jamais la chance d'avoir et dont elle était dotée depuis l'enfance : la culture européenne, la santé, l'éducation et l'instruction.

Greg descendit du véhicule et s'empara des bagages de marque de Lucie, lui disant au passage qu'avec le seul prix d'une de ses valises de créateur une famille locale pourrait s'alimenter plusieurs mois, voire davantage !

Elle prit cela comme une remarque désobligeante et se crut obligée de lui rétorquer qu'elle avait hérité cela de sa mère qui aimait la belle maroquinerie et qui, malheureusement, ne l'avait pas emmenée dans l'au-delà le jour où elle avait disparu !

Il se sentit légèrement confus et ils entrèrent en silence dans une grande bâtisse de couleur bleu délavé, une façade décrépie aux volets en bois inclinés tels qu'on n'en voit que sur les anciennes grandes maisons coloniales.

La porte était ouverte sur un couloir sombre, dont le carrelage avait perdu son uniformité et ses couleurs. De nombreuses portes, toutes fermées donnaient de chaque côté de ce long passage étroit qui amenait à un grand patio.

Deux escaliers en bois couvraient les façades intérieures de l'immeuble et Lucie aperçut la première soignante de ce dispensaire religieux installé depuis plus de trente années au cœur du village. La jeune sœur vint à leur rencontre et très chaleureusement s'adressa à la parisienne fatiguée :

- Vous devez être Lucie, je suis ravie de vous recevoir parmi nous. Je suis Sœur Clara, il semblerait que la mère ait décidé que nous fassions équipe toutes les deux. J'espère que vous vous plairez parmi nous. Malgré la tâche énorme qui nous incombe au quotidien, notre vie ici est passionnante. Mais je parle, je parle... vous devez être épuisée, ma pauvre enfant ! Venez, Greg, allons l'aider à s'installer dans la chambre et ensuite nous lui montrerons où elle pourra se doucher.
- Merci ma sœur, répondit Lucie, je suis ravie de vous rejoindre. J'espère juste être à la hauteur de ce que vous attendrez de moi.
- Appelez-moi Clara, je vous en prie. Allez, on y va. C'est l'escalier de droite.

Une fois seule, Lucie commença par défaire son sac à dos, prendre ses affaires de toilette pour aller prendre une bonne douche. Avec cette chaleur moite, ce long voyage, cet avion pas très propre et cette brusque traversée en brousse dans le vieux 4x4, une bonne douche ne serait pas du luxe.

Mais voilà... où était donc la salle de bains ? Après avoir ouvert 3 portes de placards déglinguées, Lucie se rendit sur le palier en bois et regarda autour d'elle si un quelconque panneau indiquait les toilettes ou quelque chose du genre. Rien...



Elle se décida donc à descendre pour essayer de trouver quelqu'un qui l'informât. L'endroit paraissait vide et pas un bruit ne laissait supposer un quelconque habitant dans la vieille bâtisse.

Après avoir ouvert une bonne quinzaine de portes elle dut se rendre à l'évidence : il n'y avait pas de salle de bains dans cette maison !

Elle remonta dans sa chambre et se rafraîchit avec une bouteille d'eau minérale qui lui restait dans son sac puis changea de short et de tee shirt et s'allongea.

Elle avait sommeil et se dit que quelqu'un viendrait bien la chercher si elle faisait défaut. Elle s'endormit rapidement et ne fut pas réveillée par quiconque jusqu'au lendemain matin.

## Partie 11

Mary avait eu du mal à admettre le départ de son amie. Elle pouvait comprendre le désarroi de Lucie, elle-même ayant mal vécu ces derniers mois sans pour autant être la première concernée, mais tout de même, s'engager dans une ONG pour deux ans, dans un pays inconnu et une mission qui ne correspondait pas du tout à ses capacités, alors là, c'était incroyable !

Elle avait repris le chemin de l'université et travaillait plus sérieusement que jamais sa dernière année d'études. Mary avait tellement changé que même dans ses fréquentations elle avait fait le vide. Elle ne se sentait plus du tout en accord avec ses amies de classe, ni avec ses copains d'avant les « événements ». Ils lui semblaient maintenant trop superficiels. Mary aspirait à se retrouver chez elle, à rester en famille et à lire plus que d'habitude comme si la souffrance des deux dernières années allait s'effacer si elle s'échappait dans la lecture.

Sa relation avec Frédéric allait changer définitivement son caractère, ses aspirations et ses goûts. Elle se sentait bien avec lui, sûre qu'il ne pouvait rien lui arriver, déterminée à baisser la garde, à se laisser aller, cajoler sans arrière-pensée et sans la nécessité de jouer à la plus forte. Oui, définitivement, les bons moments devenaient son objectif principal et ils étaient si rares qu'elle faisait tout pour les rendre magiques.

Frédéric alternait les gardes à l'hôpital avec les soirées d'études et avait du mal à dégager du temps pour Mary, laquelle occupait son esprit à temps complet. A peine encore une année et il serait définitivement diplômé et médecin à part entière, ce n'était pas le moment de se relâcher, le parcours avait été difficile et le plus dur était finalement derrière lui.

Sa famille qui vivait en province l'avait épaulé tout au long des étapes de sa vie d'étudiant. Son père, dentiste installé depuis plus de vingt ans savait combien il était difficile de toucher au but et d'assumer seul ses études. C'est la raison pour laquelle il avait fait tous les efforts financiers possibles pour que son fils puisse se centrer sur l'essentiel durant ses six dures années sans avoir à se préoccuper en plus de devoir assumer le quotidien.

Frédéric avait peu connu Lucie et son départ n'était pas choquant pour lui, il le voyait même plutôt comme une preuve de courage et d'abnégation de la part de cette jeune femme parisienne qui partait vers l'inconnu et le dénuement afin d'aider des gens dont elle ne savait rien.

En fait, il aimait assez l'idée d'avoir Mary pour lui seul !

## Partie 12

Lucie s'était relativement bien adaptée dans le dispensaire. Les premiers jours avaient été difficiles, davantage à cause de l'acclimatation aux habitudes locales que pour le rôle qu'on lui avait confié.

Arriver d'un hôtel particulier de Neuilly tout confort, laisser son indépendance de jeune européenne et se retrouver à vivre dans une communauté mixte de religieuses et de quelques jeunes volontaires venus des quatre coins du monde était pour le moins déstabilisant mais elle s'est plutôt bien intégrée au sein de l'équipe.

Quelques difficultés pour trouver ses repères, pour s'habituer à la douche sommaire au fond du jardin avec des latrines d'un autre temps dont les détails ne sont pas évocables pour un citadin, se coucher de très bonne heure, épuisée, puisque la nuit tombe à 18 heures et que l'électricité est un bien rare qu'il est hors de question de gaspiller, tout cela ajouté aux changements d'alimentation et de rythme représentant pour Lucie un véritable challenge qu'elle semblait bien décidée à gagner, même si les larmes avaient coulé les premiers soirs lorsqu'elle s'était retrouvée seule dans sa chambrette vétuste.

Les horaires assez stricts la perturbaient et elle avait eu du mal à expliquer aux religieuses qu'elle n'irait pas à la prière commune chaque jour, trois fois par jour même et un peu plus le dimanche. Difficile de faire accepter sa différence dans ce domaine, mais elle n'avait pas cédé et après des heures de discussions soutenues où elle avait tenté d'expliquer qu'il n'est pas nécessaire d'être croyant pour être une personne bonne et généreuse, elle avait finalement réussi à leur faire accepter sa position.

La Mère supérieure ne désespérait pas de la faire « rentrer dans le droit chemin » et n'entendait pas baisser les bras à ce sujet mais avait décidé de ne pas brusquer les choses.

Greg, quant à lui, vaquait à ses occupations toute la journée en brousse où il emmenait les sœurs visiter des familles pour aider à des accouchements difficiles ou vacciner de jeunes enfants. Le paludisme dans ces régions de l'Afrique continuait à faire des ravages et les soins étaient traditionnellement confiés à la connaissance ancestrale des sorciers qui faisaient avaler potions magiques et mélanges savants à des populations sous influence qui ne doutaient pas un instant des résultats possibles.

Le but de la délégation religieuse était à la fois de soigner les personnes malades mais également de convaincre les jeunes mamans de laisser vacciner les bébés et les jeunes enfants. Certaines pathologies pratiquement éradiquées en Europe sont encore bien présentes en brousse, surtout à proximité de marigots insalubres infestés de moustiques et autres insectes.

De temps en temps, lorsque le programme de la journée n'était pas trop chargé, Lucie avait le temps de faire un tour dans le village, bien qu'il n'y ait pas grand-chose à y faire. Elle aimait flâner, s'asseoir sur un tronc d'arbre, regarder les habitants boire des bières en écoutant de la musique qu'ils s'appliquaient à faire avec quelquesalebasses, coquilles de noix de coco ou autres coquillages récupérés sur la plage. Les enfants, joyeux et dépenaillés jouaient avec une boîte en fer, un morceau de bois taillé, un pneu de bicyclette découpé ou quelques autres babioles fabriquées avec des guenilles.

Après quelques semaines dans l'île, Lucie avait réussi à trouver une solution pour communiquer par téléphone deux fois par mois avec son amie Mary.

Au cours d'une de ses promenades au village, elle avait fait la connaissance de deux jeunes hollandaises Claire et Petra, qui étaient venues faire un stage dans le complexe hôtelier de luxe situé sur la pointe ouest de l'île. Dans l'établissement, le téléphone et surtout Internet étaient à disposition d'une clientèle riche et exigeante qui ne pouvait pas se permettre de rester déconnectée du monde des affaires dont elle faisait partie.

Les filles, qui s'étaient liées d'amitié, permettaient donc à Lucie de venir à la réception de l'hôtel à heure et jour fixes pour y recevoir ses appels de Paris. Lucie s'aperçut vite que ce qui lui avait paru tellement normal depuis son enfance, c'est-à-dire communiquer à son gré quand bon lui semblait, dans un monde moderne et suréquipé, devenait un vrai privilège dès qu'on s'éloignait de la civilisation !

Quel bonheur que cet appel téléphonique bimensuel... c'était un peu sa bouffée d'oxygène et, plus d'une fois, elle avait déjà senti que c'était ce contact qui lui permettrait de tenir le coup, si loin de tout, avec encore toute cette peine accumulée qu'elle avait du mal à évacuer.

Onze mois s'étaient déjà écoulés depuis son arrivée ! Noël avait été célébré au sein de la communauté mais à la façon religieuse : la naissance du Christ.

Pas de réveillon, de cadeaux ou encore moins de coupe de champagne à faire tintinnabuler d'un bout du salon à l'autre avec tous les invités !

Noël était tout sauf une célébration superficielle ou farfelue pour la Mère supérieure ! C'était le symbole de la naissance du Christ et on en restait là. Lucie avait pleuré longuement cette nuit-là, un peu comme si d'un coup elle avait pris conscience de son éloignement physique et émotionnel de tout ce qui avait fait sa vie depuis sa petite enfance.

Plus que jamais elle avait pensé à ses défunts parents. Comme ils lui manquaient !

Mais rapidement le rythme quotidien avait repris le dessus, les petits bobos des enfants qui venaient mendier un peu d'attention et de temps aux occupants de la grande maison verte, comme ils l'appelaient, les naissances en brousse, les crises de fièvre inopinées des jeunes religieuses mal préparées à leur vie africaine, tout cela faisait que les journées passaient vite et que les soirées arrivaient avec leur lot de fatigue accumulée et de poussière poisseuse et rouge collée à la peau.

Greg terminait son séjour. Il allait quitter l'Afrique pour rentrer en Norvège pendant deux mois où il suivrait une formation lui permettant de travailler comme infirmier dans un autre dispensaire, cette fois situé au nord de l'Inde. Avec son départ, Lucie perdrait un peu de ses repères. Ce « grand dadet » était attachant et si son manque d'attirance pour les femmes était un peu désopilant, il s'était néanmoins créé un vrai lien d'amitié entre lui et Lucie et elle vivrait mal son départ.

Mais d'autres bénévoles viendraient se joindre à la petite communauté, d'autres déracinés prêts à donner de leur temps, de leur jeunesse, de leur énergie à des inconnus qui venaient d'Allemagne, des USA ou d'Italie, entre autres.

Ainsi se vivait le quotidien d'une ONG. Chaque volontaire venait ici pour aider mais aussi pour soigner ses propres blessures, ses manques ou compenser ses échecs personnels dans une vie moderne basée sur la performance et la rentabilité.

## Partie 13

Pendant que Lucie essayait de s'habituer à sa nouvelle vie de bénévole au fond de la brousse africaine, Patrice Duguet réorganisait radicalement sa vie.

Il avait finalement vendu la presque totalité de ses actions de Duguet Constructions SA à la société de Travaux Publics espagnole dont il avait rencontré le Président quelques mois plus tôt. Il lui restait à terminer la période d'accompagnement pour laquelle il s'était engagé afin de faciliter l'intégration du nouveau Directeur General et de lui présenter les clients, fournisseurs et financiers de l'entreprise.

Il avait loué à ses repreneurs l'hôtel particulier de Neuilly dans lequel se trouvaient ses bureaux mais avait conservé la jouissance de son appartement du dernier étage où il pouvait ainsi séjourner lors de ses séjours parisiens. Dans la foulée des changements et de la restructuration de sa vie, il avait démissionné de toutes ses fonctions politiques de Député Maire comme de Conseiller Général et de Président du Musée de la gravure de sa ville de Lisieux.

Duguet n'avait pas encore pris de décision sur ce que serait son avenir.

Il n'y avait pas d'urgence, encore moins au niveau financier puisqu'il était à l'abri du besoin pour de nombreuses années s'il le souhaitait. Il restait de plus en plus souvent et longtemps en Normandie dans sa gentilhommière où il passait ses journées avec ses chevaux, ses chiens et quelques amis fidèles. Nombreux étaient ceux qui lui avaient tourné le dos après ses déconvenues et la médiatisation du procès dans lequel il avait été impliqué.

La blessure sentimentale ne s'était pas refermée et il s'en voulait terriblement d'avoir perdu Lucie.

Il avait voulu l'épargner et finalement il l'avait terriblement blessée.

Où était-elle donc maintenant ?

Avait-elle fait une rencontre ?

Peut-être même avait-elle eu un enfant.... ?

Il s'interrogeait tellement à son sujet que l'absence de la jeune femme était plus difficile à vivre chaque jour.

Il avait pu conserver son amitié avec Pierre Dorsel mais ce dernier lui avait dit au départ qu'il ne voulait en aucun cas lui parler de Lucie, celle-ci leur ayant demandé la plus grande confidentialité à son sujet.

Lucie ne voulait pas que Patrice sache où elle était, ce qu'elle faisait ni même si elle reviendrait un jour à Paris.

Les Dorsel avait été très respectueux de leur engagement et Duguet n'avait jamais rien su.

Deux ans déjà que Lucie avait disparu et il n'avait plus jamais entendu parler d'elle ! Ce vide était terrible. Il pensait qu'il ne s'en remettrait jamais.

## Partie 14

Mary, qui avait fini sa dernière année d'université préparait consciencieusement son mariage pour le printemps suivant.

Elle commencerait le vingt et unième siècle mariée ! c'était une décision non négociable et même si elle avait beaucoup changé et surtout étonnement mûri depuis l'affaire de Lucie, elle avait gardé quelques traits de son caractère impulsif. Son fiancé, fou d'amour pour elle la laissait tranquillement exprimer et diriger leur vie en commun.

Depuis quelques mois ils partageaient le même appartement et Mary avait trouvé du travail dans des collèges où elle faisait des remplacements de professeurs d'arts plastiques.

Elle acceptait ces missions qui ne correspondaient pas vraiment à ses ambitions ni à son diplôme mais qui lui permettaient tout à la fois d'entrer dans la vie active et de se forger un curriculum vitae.

Elle ne manquait de rien puisque les honoraires de Frédéric leur permettaient de vivre très honorablement. Celui-ci avait vainement essayé de la convaincre de partir en province pour reprendre un cabinet médical, à la campagne, mais elle avait freiné des deux pieds. Mary ne se voyait pas quitter Paris et encore moins la proximité de ses parents. Pas dans l'immédiat en tous cas, avait-elle précisé laissant supposer que son choix pourrait changer lorsque leur famille prendrait forme avec la venue d'une ou plusieurs petites têtes blondes.

Le mariage aurait donc lieu le vendredi 9 juin 2000, veille du week-end de la Pentecôte. Mary avait ainsi tout calculé et, surtout, que les invités de Frédéric qui venaient de différentes régions de France pourraient ainsi rester pendant trois jours dans la capitale.

Seule ombre au tableau : convaincre Lucie de revenir en France pour être son témoin.

L'affaire n'était pas gagnée mais Mary avait averti tout le monde que sans Lucie, il était hors de question qu'elle se marie !

## Partie 15

La vie à la grande maison verte suivait son cours et les difficultés d'approvisionnement en médicaments et autres petits objets indispensables au bon fonctionnement du dispensaire s'ajoutaient aux problèmes de mécanique dont souffraient les deux gros tous-terrains qui servaient aux religieuses pour se rendre en brousse.

La saison des pluies n'en finissait pas cette année-là et la boue grasseuse et rouge dont étaient faites les pistes qui menaient aux différents hameaux ne ménageait pas les véhicules, aussi solides furent-ils !

Lucie continuait consciencieusement à s'occuper des enfants qu'on lui avait confiés et elle avait d'elle-même constitué deux ateliers d'apprentissage de l'anglais et d'alphabétisation avec les moyens du bord.

Elle prenait beaucoup de plaisir à enseigner à ces petits bouts de chou qui ne demandaient qu'à apprendre et à gagner un crayon, un petit carnet ou un morceau de craie chaque fois qu'ils répondaient bien à une petite interrogation sur la leçon antérieure.

La récupération d'un panneau de bois inutilisé au complexe hôtelier et un pot de peinture noire lui avaient permis de réaliser un vrai tableau d'école sur lequel elle écrivait l'alphabet avec des craies que Mary lui avait envoyées de France.

Les deux inséparables amies avaient réussi à préserver l'habituel contact téléphonique qui les liait et Mary envoyait une fois par mois un paquet à son amie. Ils n'arrivaient malheureusement pas toujours à destination mais à chaque réception de la précieuse marchandise que Mary

complétait de quelques friandises, carambars ou chewing-gum, Lucie retrouvait avec plaisir les saveurs de son enfance. L'envoi de Mary était la petite bouffée d'oxygène de Lucie ! Un ou deux livres récents, deux ou trois tee shirts, une paire d'espadrille ou, dans le cas présent quelques craies, petits cahiers et crayons lui semblaient des trésors. Comme quoi il suffit de s'éloigner quelque temps du confort de la société de consommation pour apprécier à juste titre le moindre petit cadeau qui, quelque temps auparavant aurait paru insignifiant.

Les Dorsel lui manquaient... ils lui manquaient terriblement même !

Si elle avait réussi à sortir Patrice Duguet de sa tête et surtout de son cœur, en ce qui concernait Pierre, Jane et Mary il n'était pas facile de vivre loin d'eux. Ils restaient toujours présents à son esprit.

Lucie avait un peu de difficulté à l'admettre mais elle s'ennuyait de ses amis, avait le mal de Paris et aurait bien aimé retrouver sa petite vie confortable d'étudiante ! Presque trois années s'étaient écoulées depuis « l'été de tous les dangers » et à force de côtoyer au quotidien des êtres humains qui vivaient loin du superflu qui, à elle, lui avait toujours paru essentiel, elle avait su faire une échelle de valeurs et avait réussi à mesurer la dérision de son histoire avec Patrice Duguet et surtout de la chance qu'elle avait d'être née du bon côté de la planète terre !

Le mardi matin de la semaine suivante, Lucie eut droit à sa demi-journée de repos hebdomadaire. C'était le jour de son appel téléphonique bimensuel. Elle attendait que Mary l'appelle, confortablement installée dans une des chambres du complexe hôtelier que ses amies hollandaises lui laissaient utiliser chaque fois et elle finissait la liste des petites choses qu'elle demanderait à son amie de lui envoyer par colis poste : deux brosses à dents, une pierre d'alun, quelques stylos bleus, quelques crayons de papier, un paquet d'enveloppes, des caramels durs, une paire de lunettes de soleil pour offrir à sœur Hélène qui avait cassé les siennes, quelques pellicules de photos pour son appareil et surtout comme chaque fois, un accessoire bien intime mais indispensable pour une jeune femme : des protections périodiques !

Mary avait bien ri la première fois que son amie les lui avait demandées, mais elle avait rapidement compris qu'ici il n'y avait ni pharmacie ni supermarché. Lucie s'était toujours demandé comment les sœurs résolvaient ce problème bien féminin, mais jamais elle n'avait osé leur poser la question...

Mary appela, enjouée plus qu'à l'habitude et ne laissa pas son amie ouvrir la bouche avant de lui dire :

- J'ai une super nouvelle à t'annoncer !
- Attends, dis-moi comment...
- Non, toi, tu attends !!! alors tu n'es pas curieuse de savoir ?
- Je ne sais pas... Tu vas venir me voir ?
- Venir te voir ? dans ta brousse ? mais ça ne va pas, non ? Non, c'est mieux que ça, c'est toi qui vas venir !
- Venir où ?
- En France, à Paris !
- A Paris, je crains que ce ne soit pas au programme Mary.
- Ben il va falloir que tu changes le programme car je vais me marier !
- Tu vas te marier ? toi ? avec Frédéric ? Lucie était surprise, mais en même temps avec Mary elle était toujours préparée à tout.
- Ben... oui, avec Frédéric ! quelle question ! Avec qui voudrais-tu que je me marie ?

- Oui, bien sûr, c'est logique, mais bon, ça me semble précipité, je ne m'attendais pas à cela. Ben, écoute c'est génial... félicitations alors !
- Oui, et tu vas venir... !
- Je ne sais pas si...
- Ah non ! Nous nous sommes juré depuis l'enfance d'être témoin l'une de l'autre, quoi qu'il arrive. Tu ne peux pas me faire ça. Et puis tu as largement le temps... On va faire ça en juin, pour le week-end de la Pentecôte, donc tu vas pouvoir t'organiser tranquillement. Tu vas en profiter pour revenir un peu nous voir, tu nous manques trop Lucie
- Oui, mais...
- Non, ni mais ni rien ! je n'accepterai aucun argument, ma vieille. Ok ?
- Bon, on en reparle si tu veux bien, tu me prends au dépourvu, je dois voir, je ne suis pas en vacances ici, tu sais...
- Oh ben, tu ne dois pas avoir peur de perdre ton job, vu ton salaire !!!
- Tu sais bien que cela n'a rien à voir avec l'argent.
- Oui, et ça m'est égal, tu seras mon témoin sinon je ne me marie pas ! C'est clair ?

Les deux amies laissèrent le sujet de côté pour finir rapidement leur entretien vu que les communications étaient très onéreuses et qu'il n'était pas question de parler pendant une demi-heure. Lucie transmit à Mary sa liste de petites courses, elles se firent quelques confidences puis Lucie reprit le chemin du dispensaire.

Sa conversation avec Mary l'avait perturbée.

Elle ne pouvait pas s'empêcher de l'imaginer dans une grande robe blanche, entrer à la mairie au bras de son papa...

Elle-même n'aurait jamais ce bonheur, même si elle savait que Pierre Dorsel remplirait ce rôle le jour venu, si toutefois cela devait arriver !

Elle reprit ses activités normalement et les journées continuèrent à passer suivant la routine habituelle. Lucie, qui traversait depuis quelques semaines une période un peu nostalgique, prit sa décision : elle irait au mariage de Mary au mois de mai.

Elle resterait en France une quinzaine de jours au moins pour récupérer un peu, aller au cinéma, voir quelques amis, et également faire quelques contrôles médicaux.

Le paludisme semblait l'avoir épargnée, mais elle était souvent victime de petits désordres intestinaux qui ne lui paraissaient pas très normaux. Il fallait être prudente, la vie en brousse n'était pas faite pour les blancs gâtés par leur vie confortable !

Mary sauta de joie lorsqu'elle apprit que son amie serait à ses côtés et lorsqu'elle en parla à ses parents, Pierre lui demanda juste si elle lui avait dit qu'il avait invité Patrice Duguet à se joindre à eux le jour tant attendu. Mary répondit qu'il n'était même pas question qu'elle en parle à son amie et que, si jamais Lucie le prenait mal, elle irait elle-même voir Patrice pour annuler l'invitation.

Au dispensaire, les quelques mois du printemps passèrent très vite pour Lucie. La saison sèche étant toujours plus facile à vivre, les tâches du quotidien semblaient moins pénibles et surtout les déplacements plus faciles sur les pistes de brousse. Les volontaires de l'ONG et les volontaires moins facilement fatigués que durant la saison des pluies. Il semblait que toutes les femmes des environs s'étaient données le mot

pour accoucher dans la douleur et avec des difficultés peu compatibles avec les moyens d'un dispensaire mobile de brousse.

Une des jeunes femmes n'avait d'ailleurs pas pu être sauvée. La mère supérieure avait été prévenue trop tard. L'enfant se présentait très mal et n'avait pas pu sortir. Après une césarienne réalisée in-extremis, le bébé avait été sauvé mais sa mère n'avait pas survécu à toutes ces heures de souffrance et à une hémorragie incontrôlable.

Cela fut un véritable drame pour la petite communauté religieuse et les sœurs n'en finissaient plus de prier et prier et encore prier...

Lucie était affectée elle aussi par le décès d'une si jeune maman. A peine 16 ans, c'est n'est franchement pas un âge pour avoir un enfant et encore moins pour le laisser orphelin. Elle partageait bien sûr la tristesse des nones mais avait de plus en plus de mal à supporter cette dévotion aveugle.

Il lui semblait qu'il aurait mieux valu monter des dossiers pour demander des moyens sanitaires à des ONG, à des clubs services, ou à l'Union Européenne que de passer des heures agenouillées dans une chapelle improbable pour demander la miséricorde du tout puissant !



## Partie 16

Le grand jour était enfin arrivé ! Le jeune philippin qui avait remplacé Greg avait été chargé d'accompagner Lucie jusqu'au petit aéroport de l'île d'où l'avion décollerait à 14 h 30 pour se diriger à Malabo en vol direct. Lucie devrait faire une escale d'une nuit là-bas et comme elle ne connaissait rien ni personne dans cette ancienne colonie espagnole, elle avait choisi la voie de la raison : elle dormirait au sein d'une communauté religieuse appartenant au même ordre que celle dont elle venait.

Elle serait donc attendue à l'arrivée de son vol et serait en sécurité pour la nuit qui là-bas tombait également à 18h tapantes.

Elle repartirait le lendemain matin sur un vol d'Iberia qui l'acheminerait directement à Madrid où elle prendrait une correspondance pour Paris. Elle était à la fois anxieuse en raison des risques du voyage qui n'étaient jamais à écarter quand on devait arriver ou repartir de cette partie de l'Afrique de l'Ouest. Elle craignait également les retards ou les annulations du vol du lendemain car si elle ratait l'avion elle devrait rester à Malabo une semaine complète vu qu'il n'y avait qu'une seule connexion par semaine vers l'Europe.

Lucie avait d'ailleurs programmé son retour en France deux semaines avant le mariage de Mary afin de pallier à toute éventualité.

Si tout se passait comme prévu, elle aurait le temps de se réadapter à la vie parisienne, de faire des emplettes, d'aller chez le coiffeur et de se préparer à son rôle de témoin des jeunes époux. Elle était heureuse du bonheur de son amie.

Frédéric était quelqu'un de bien, patient juste ce qu'il fallait pour supporter le caractère de Mary.

Trouverait-elle, elle-même un jour un garçon avec qui elle pourrait faire des projets d'avenir ? Elle essayait de se projeter mentalement dans une relation sentimentale.

Même si le drame de sa séparation avec Patrice avait été long à cicatriser, elle savait qu'elle avait fait le vide et se sentait à nouveau libre pour une rencontre et une belle histoire.

Finalement, le voyage se déroula bien. Le vol de départ de Principe n'avait eu qu'une heure de retard, presque un record ! Elle arriva donc à Paris en fin d'après-midi, le vendredi 26 mai et la famille Dorsel au grand complet l'attendait à Roissy, Denise et Frédéric compris.

Que d'effusions, de rires, de larmes, de cris, de bonheur !

Lucie n'avait pas imaginé ressentir autant d'émotion à retrouver ses amis, cette famille qui la soutenait depuis le décès de ses parents. C'était fabuleux. Pierre chargea les deux valises de Lucie dans sa grosse berline noire et les quatre femmes se tassèrent sur la banquette arrière, alors que Frédéric s'asseyait devant à côté de son futur beau-père.

- Le champagne est au frais, dit Jane ! Tu as une mine magnifique, ma chérie. Tu as maigri, mais tu es bronzée. Tu es sûre que tu n'étais pas en vacances sur une île pour touristes ?

Tout le monde riait, tout le monde la touchait, caressait ses cheveux, regardait son bronzage, ses mains abimées, ses ongles tout courts, mal taillés, ses tresses remontées et tenues avec un petit bambou rustique et elle avait du mal à réaliser. Lucie était perdue, déphasée, fatiguée aussi et ce soudain brouhaha l'avait un peu étourdie.

- Ce soir, on va tous au resto... Papa nous invite dans un truc nouveau, super branché, tu vas adorer, ma vieille.
- Au... Resto ??? demanda Lucie un peu sonnée. Euhhhh je ne sais pas si je peux aller au resto, je suis un peu fatiguée et puis je n'ai rien de décent à me mettre. Tu sais, ma garde-robe est plutôt précaire vu que là-bas, je n'ai pas pu faire de shopping...
- Comme si c'était la première fois que tu allais mettre le nez dans mon armoire ! allez... ne te fais pas prier. C'est la fête ce soir, on arrose ton retour et tu n'as pas ton mot à dire.

Une fois à la maison, les filles disparurent dans leurs chambres respectives pour une bonne douche avant de remonter au salon pour une coupe de champagne bien frais avant de partir au restaurant.

Lucie était enchantée mais un peu absente. Elle avait du mal à se situer, à reprendre pied au milieu de ses amis, du bruit, de la musique, des lumières tamisées et de la petite fraîcheur d'une soirée de printemps parisienne. Il était déjà 21h30 et il faisait encore grand jour ! Elle avait oublié que cela existait et elle regardait par la fenêtre, humait les odeurs des fleurs fraîches plantées par Jane, regardait toutes ces voitures passer dans un sens et l'autre et se disait que la vie parisienne avait du bon !

La soirée au restaurant fut animée par Mary qui détaillait tout ce qu'elle avait prévu de décoration, d'animations, de thématique, de gâteaux, d'invitations, boissons, musiques pour le mariage. Les hôtels réservés pour les membres de la famille de Frédéric, la journée de visite de Paris qu'elle leur préparait avec location d'un petit bus avec chauffeur et tout le reste. Elle était intarissable, excitée comme une puce et heureuse comme jamais d'avoir retrouvé « sa » Lucie.

- Si tu savais comme tu m'as manqué... Je ne sais même pas comment j'ai pu survivre les premiers mois. J'ai eu du mal à m'y faire tu sais, ma Lucie
- A moi aussi tu m'as manqué, tous d'ailleurs vous m'avez manqué ! Vous n'imaginez même pas à quel point j'avais hâte de vous retrouver. Heureusement que là-bas les journées passent vite car je pense que sinon je n'aurais pas tenu le coup.

La conversation s'éternisant, Lucie s'impatientait car elle voulait rentrer dormir. Elle avait voyagé sans grande difficulté mais était éreintée. C'est Pierre qui s'en aperçut et eut l'intelligence de proposer de rentrer car il avait une réunion de bonne heure le lendemain matin. Frédéric resta dormir à la maison avec Mary et tout le monde s'endormit rapidement. La bonne humeur ambiante due aux retrouvailles permit un sommeil réparateur à toute la famille.

Les préparatifs du mariage occupaient Mary et Jane toute la journée. Lucie prétextait n'être pas très en forme pour rester un peu à l'écart de l'agitation générale. Il était clair qu'après plus de deux ans dans un dispensaire de brousse, les petits soucis de colifichets de la mère et de la fille, parisiennes branchées s'il en est, étaient loin de son ressenti. Des sentiments contradictoires l'empêchaient de se relaxer complètement. Même si elle savait qu'une chose ne compenserait jamais l'autre et que l'on ne pouvait pas soulager toute la misère du monde, ses pensées la plongeaient parfois dans de savants calculs où elle comptait combien de repas on aurait pu servir à des enfants africains avec l'argent que Mary avait dépensé pour sa robe, ses chaussures de luxe, ses cartons d'invitation ou le gâteau qu'elle disait « super fashion » et qu'elle avait commandé !

C'est au petit déjeuner, un matin que Mary annonça à Lucie que ses parents avaient invité Patrice Duguet au mariage.

Lucie ne fut pas surprise outre mesure, elle était juste étonnée de n'en avoir pas entendu parler depuis son arrivée. C'était comme si prononcer le nom de Duguet était devenu tabou dans la famille.

Mary lui expliqua que son père voyait régulièrement Patrice, qu'il n'avait pas voulu le laisser de côté après l'histoire car il était persuadé de son innocence et que, dans ses principes de vie, la fidélité en amitié était quelque chose d'important, surtout dans les moments difficiles.

Ses parents avaient même passé la Saint Sylvestre en Normandie chez Duguet et ils se voyaient assez souvent. Duguet était toujours célibataire, il passait maintenant le plus clair de son temps à Lisieux, au milieu de ses chevaux puisqu'il avait complètement décroché du monde des affaires et de la politique. Pierre lui avait fait faire quelques investissements dans le nouveau monde de la technologie internet qui était très prometteuse et dégagait rapidement des bénéfices importants sans les soucis d'une entreprise classique avec les tracas liés au salariat traditionnel.

- J'ai prévenu papa que si la présence de Patrice t'incommodait, je lui demanderais de ne pas venir. Nous sommes tous d'accord là-dessus, Patrice le premier ! Il a bien dit qu'il ne serait présent que si tu n'y voyais pas d'inconvénient.
- Il n'y a pas de problème Mary. C'est ton mariage, tu invites qui tu veux. J'ai tiré un trait sur cette affaire et je ne suis plus amoureuse de Patrice depuis longtemps. A peine quelques mois en Afrique à aider des gens à survivre et j'avais fait l'impasse sur les petits tracas que nous nous inventons en Europe et qui finalement sont si peu importants. Je crois même que je serai contente de le revoir maintenant qu'il n'y aura plus de ressenti.
- Tu es bien certaine ? Ne te gêne pas pour le dire... tu me connais, je ne veux pas te contrarier, je suis bien trop contente que tu aies pu venir.
- Non, je t'assure, il n'y a aucun problème Mary, sois tranquille.

Mary se sentit soulagée de la réaction de son amie, qu'elle craignait totalement différente. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'elle avait attendu si longtemps pour la lui annoncer !

La journée du mariage arriva vite. Les invités avaient été reçus comme convenu, installés dans leur hôtel, conduits, nourris, dirigés et toute la famille semblait réjouie de se réunir, de se connaître et de participer à cette union de deux beaux jeunes gens, intelligents et promis à un bel avenir.

Mary avait tellement bien organisé les choses que tout se déroula comme elle l'avait rêvé. Sa robe était somptueuse, sa coiffure et son maquillage léger relevaient son teint pâle de jeune fille anglaise et Frédéric, de son côté s'était laissé diriger comme un communiant obéissant.

La cérémonie, le repas, l'ambiance conviviale et même la température avaient été à la hauteur de leurs espérances. Lucie avait signé le registre de témoin à la mairie et à l'église car les parents de Frédéric n'auraient pas imaginé marier leur fils autrement que devant Dieu.

Patrice Duguet s'était fait très discret et Lucie pensa qu'il ne souhaitait pas lui parler car il ne s'était approché d'elle à aucun moment. En fait, il en mourait d'envie mais avait peur d'une

réaction intempestive de son ex-fiancée qui aurait pu entacher l'harmonie du jour, qu'il était important de respecter pour Mary et ses parents.

Finalement, le soir, au moment du buffet apéritif c'est Lucie qui s'approcha de lui pour le saluer. Elle n'hésita pas à lui parler directement et à venir l'embrasser amicalement sur les deux joues. Duguet était contrit.

Il avait du mal à trouver une attitude naturelle, ne savait pas comment engager une conversation cohérente, ne cessant de parler du mariage, de la beauté de Mary et d'autres banalités liées à la journée écoulée.

Puis il demanda à Lucie comment se passait son séjour en Afrique, dont il avait appris les tenants et aboutissants par Pierre depuis le retour de la jeune femme.

Elle lui raconta en détails les difficultés rencontrées en brousse, la précarité dont devaient s'accommoder les religieuses pour réaliser une tâche colossale avec des moyens plus que limités.

Elle lui expliqua également que même si elle était passionnée par son aventure et avait envie d'aider tous ces gens du mieux qu'elle pouvait, ce n'était pas évident tous les jours et qu'elle avait souvent des envies de retour au monde civilisé.

Ils finirent par s'asseoir l'un à côté de l'autre à table, bousculant ainsi les plans organisés par Mary qui était malgré tout ravie de ce retournement de situation.

Lucie se sentait légère, comme si sa conversation avec Patrice remettait un peu les choses à leur place, leur rupture ayant été si soudaine et brutale. Ils ne parlèrent en rien de l'affaire qui les avait séparés mais Patrice s'étendit sur le développement du musée de la gravure de Lisieux, sur les chevaux nouveaux qui étaient nés dans son écurie, sur les éternelles tartes aux pommes de sa gouvernante et sur le renouveau intellectuel qu'il vivait grâce à l'arrêt de ses activités.

Il dit en souriant à Lucie :

- Tu titilles ma curiosité avec tes récits, j'aurais presque envie d'aller faire un tour sur ton île luxuriante et humide.

La soirée se déroula comme toute soirée de mariage normale : dîner, gâteau, discours, félicitations d'usage, ouverture de bal, danse, ambiance, rires et bonne humeur. Lucie n'avait pas envie de rester toute la nuit à faire la fête. Elle était un peu lasse et même si elle était bien intégrée au milieu de tous les invités, elle se sentait toujours en décalage avec les parisiens depuis son retour. Elle voulait rentrer dormir et pensait appeler un taxi lorsque Patrice lui proposa de la ramener. Elle accepta et ils s'éclipsèrent silencieusement sans se faire remarquer pour ne pas marquer l'heure de départ des invités comme c'est souvent le cas lorsque les premiers s'en vont.

Duguet raccompagna Lucie chez les Dorsel et s'en fut après avoir attendu qu'elle soit bien entrée dans la maison. Le fait d'attendre ainsi qu'elle trouve ses clefs et referme bien les portes le renvoya quelques années auparavant...

Il n'avait pas été assez vigilant et l'avait laissée au bout de la rue, à Lisieux, le soir où elle s'était fait agresser. Au fond de lui-même et même s'il n'en parlait jamais, il éprouvait un profond sentiment de culpabilité à ce sujet qui ne s'était jamais atténué.

## Partie 16

Les journées qui suivirent le mariage furent remplies d'occupations, de rencontres, de déjeuners, d'excursions. La famille anglaise de Jane était restée quelques jours de plus à Paris. Lucie avait laissé sa chambre et s'était installée dans le grenier de Mary qui elle, logiquement, vivait avec Frédéric dans leur appartement du 17<sup>ème</sup> arrondissement, contigu au cabinet médical qu'il avait ouvert quelques semaines auparavant.

Lucie était dans une situation psychologique difficile.

Elle avait rendu visite à l'agence qui s'occupait de son appartement depuis son départ en Afrique et celui-ci serait vide quelques jours plus tard, sans réservation confirmée avant septembre prochain. C'est à ce moment qu'elle prit sa décision : elle ne repartirait pas à Principe !

Elle n'avait plus envie de quitter Paris, elle n'avait plus envie de la vie de brousse, des difficultés du quotidien, du manque d'équipements et elle n'avait surtout plus envie de se séparer à nouveau de ses amis.

Elle voulait reprendre le cours de sa vie, son destin bien en mains, s'épanouir dans une activité professionnelle ou terminer son cursus en s'inscrivant pour sa dernière année d'études pour décrocher son diplôme.

En réalité elle ne savait pas précisément encore ce qu'elle déciderait de faire mais ce qui l'était c'est qu'elle ne repartirait pas !

Elle se rendit au siège de la fondation qui gérait son dispensaire de brousse et fit part de sa décision. Le directeur la remercia de sa visite et de sa franchise et s'engagea à prévenir les religieuses qui étaient sur place. Lucie lui dit de leur préciser que les affaires qu'elle avait laissées là-bas dans sa chambre pouvaient être distribuées aux visiteurs du dispensaire ou aux familles qui en auraient besoin. C'est donc soulagée et enjouée que Lucie rentra chez les Dorsel pour leur annoncer la nouvelle. Toute la famille applaudit avec enthousiasme cette décision et Pierre ne se fit pas prier pour ouvrir une bouteille de champagne afin de célébrer l'évènement. Elle leur annonça également qu'elle récupérerait son appartement et s'y réinstallerait dès la semaine suivante.

Jane était triste car elle comptait sur la présence de Lucie pour compenser le départ de Mary, mais au fond d'elle-même elle était ravie que leur jeune amie reprenne goût à la vie, comme il se doit de la part d'une parisienne.

## Partie 17

Lucie était réinstallée dans son appartement depuis plus d'une semaine lorsque le téléphone sonna. Elle se réappropriait les lieux en faisant quelques rénovations dans son petit appartement, changeant quelques meubles et la disposition du salon. Les locations des deux dernières années avaient été versées sur un compte épargne auquel elle n'avait pas touché vu qu'en Afrique elle n'avait rien dépensé ou presque. Son petit capital lui permettrait de redémarrer sereinement cette nouvelle étape de vie, encore imprécise.

Lorsqu'elle décrocha, elle entendit Pierre Dorsel qui venait, comme il le faisait chaque jour, prendre de ses nouvelles. En fait, il voulait surtout lui demander si elle l'autorisait à communiquer son numéro de téléphone à Patrice Duguet qui lui en avait fait la demande.

Lucie fut un peu surprise et sur le moment répondit qu'elle n'en voyait pas l'intérêt, puis, se ravisa en écoutant les arguments de Pierre et finalement acquiesça.

Elle n'avait pas l'intention de le revoir mais n'avait plus non plus de rancœur contre lui.

Tout cela lui semblait positif et elle se sentait en paix avec elle-même, ce qui était en somme le plus important après toutes les épreuves qu'elle avait dû affronter.

Elle envisageait son avenir avec sérénité et pensait bien commencer une nouvelle étape de vie, tranquillement.

C'était sans compter avec son karma qui décidément lui préparait toujours des surprises !

## Partie 18

- Allo, Lucie ? Bonjour c'est Patrice.
- Bonjour
- Je ne te dérange pas ?
- Non, je suis à la maison en train de faire un peu de rangement. Tu vas bien ?
- Oui, très bien, merci. Je suis à Paris pour quelques jours et j'aimerais te voir.
- Patrice... je ne crois pas que ce soit une très bonne idée, franchement. Ça m'a fait plaisir de te rencontrer au mariage, on a passé un bon moment, mais je préfère que nous en restions là, si tu veux bien.
- Ah mais non, Lucie, ne te méprends pas... ! Je n'ai pas d'intentions particulières ni d'idées sur une possible relation entre nous, je te tranquillise tout de suite. Je voudrais juste te parler d'un projet et d'une proposition de travail que j'aimerais te faire. Proposition qui, sans nul doute, vu ton expérience en Afrique, colle parfaitement à ton tempérament et à ta formation.  
Ça ne t'engage à rien de m'écouter et comme Pierre m'a dit que tu n'as rien de bien défini actuellement et que moi, je suis en train de plancher sur mon sujet, je me suis dit que ce serait intéressant que nous en débattions tous les deux. Tu auras d'ailleurs certainement de bons conseils à me donner.
- Il s'agit de quoi, comme emploi ? Je croyais que tu avais décroché complètement des affaires...
- Ça n'a rien à voir avec les affaires. C'est un projet plutôt de type... humanitaire. En fait, je veux créer une fondation. J'ai la possibilité de racheter une grande bâtisse en Normandie qui serait transformée en centre d'hébergement et... Mais écoute, ce serait plus facile si on se voyait car au téléphone je risque de ne pas être très clair.  
En plus, je pourrai te montrer des plans, un dossier du projet et t'expliquer plus précisément les tenants et aboutissants. Veux-tu qu'on déjeune ensemble ? demain, ou le jour qui te convient le mieux ?
- Déjeuner non, je n'y tiens pas. Mais on peut faire une réunion et s'asseoir autour d'une table pour regarder cela. Pourquoi pas ? Comme tu dis, je n'ai rien à perdre. Tu pourrais passer chez moi, je crois que tu ne connais même pas mon appartement...
- En effet, je ne suis jamais allé chez toi, vu qu'il était loué lorsque nous... enfin quand...
- Oui, il a été loué jusqu'à maintenant. Je viens enfin de « débarrasser le plancher » des Dorsel ! Ils vont pouvoir respirer, les pauvres, dit Lucie en riant.
- Je ne crois pas que tu aies été un poids pour eux, loin de là. Bon, alors tu veux que je passe quand ?
- Demain tu peux ? vers 17 h ? ça te va ?

La réunion fut riche d'enseignements pour Lucie qui se rendit compte à quel point Patrice Dorsel avait changé en deux ans.

Plus question d'impatience de business, moins de stress, une autre écoute et surtout une ouverture sur le monde des autres, de ceux qui ne sont pas nés avec une petite cuillère en or dans la bouche.

Lucie avait vite compris l'ampleur du projet et l'importance qu'il revêtait pour Duguet et elle en avait été impressionnée.

Acheter une grande bâtisse normande de plus de vingt pièces pour la transformer en centre de réhabilitation pour anciens drogués et les préparer à une réinsertion sociale et professionnelle était un véritable challenge pour cet ancien homme d'affaires qui allait y investir une partie de son capital.

Abnégation, générosité, projection à long terme d'une réalisation à vocation humanitaire dans un contexte privé, encadré d'une structure légale soutenue par des institutions partie prenante, voilà en quelques mots ce qu'était le programme qu'avait préparé Patrice Duguet pour le présenter à de futurs partenaires. Lucie était réellement impressionnée.

- Je trouve que c'est une excellente idée Patrice et vu que les nécessités dans ce domaine sont énormes, tu vas vite remplir ton centre.
- Mon centre dont j'aimerais qu'il soit « notre centre » ! Je ne suis pas là par hasard, je viens te faire une proposition concrète qui est d'en assurer la direction.
- La direction ? mais je n'en ai pas les capacités, ni la formation. Tu ne peux pas t'embarquer dans une telle aventure avec une fille qui n'a même pas fini ses études, n'a pas de diplôme et aucune expérience... ce serait te laisser te fourvoyer que d'accepter ton offre. Il faut que tu sois réaliste, même si je dois avouer que ton offre me fait très plaisir, je ne suis pas la bonne personne, Patrice, voyons.
- Lucie, j'ai stoppé ma course effrénée dans le monde des affaires mais je n'ai pas perdu mon sens de l'analyse, tu sais. Je pense que tu es la personne parfaite pour ce job et ce pour différents motifs. D'abord parce que je t'ai vue travailler au musée, organiser les choses pour la mise en place de la boutique et des ateliers, prendre en charge la communication avec les media et t'impliquer complètement dans ce que tu faisais. Ton expérience nouvelle au service des autres, là-bas, en Afrique est juste le petit plus qui fait que tu es la personne la mieux adaptée pour démarrer ce lourd « chantier » si je peux l'appeler ainsi et l'amener à bon port.
- Oui, mais je ne sais pas gérer des budgets de fonctionnement, créer des prévisionnels comme ceux que tu m'as montré, négocier des aides, des subventions ou des agréments. Ce sont tout de même des aspects essentiels de la réussite de ton projet Patrice.
- Mais je suis là justement pour m'occuper de tout cela ! j'ai à la fois les compétences et le relationnel nécessaires. D'autant que la mise de fonds initiale c'est moi qui la fais, donc, en toute logique il faut que je sois le gestionnaire de la structure.  
Je t'assure Lucie, très franchement je crois que nous pouvons faire une équipe extrêmement complémentaire. Il nous restera à nous adjoindre les personnes ayant les compétences sociales et médicales qui nous manquent, mais il suffit de les recruter et je ne suis pas inquiet dans ce domaine, puisque nous aurons les moyens de créer des postes et de rémunérer les gens correctement.
- Je ne sais pas Patrice. Laisse-moi au moins quelques jours de réflexion avant de m'engager ou de refuser ton offre. Je reconnais que c'est intéressant, surtout pour moi qui ne sais pas très bien sur quoi repartir. En plus, cette idée de fondation pour aider des jeunes en post-cure, c'est vraiment stimulant. Mais bon, ça n'empêche que ça me paraît un peu ambitieux pour quelqu'un de mon âge. Laisse-moi y penser et on en reparle avant la fin de la semaine, si tu veux bien ? Je peux garder le dossier pour l'étudier un peu ?
- Entendu, je t'appelle vendredi ? je repars en Normandie jeudi soir.
- Parfait, vendredi on s'appelle et je te dis ce que j'en pense.
- Tu verras, dans l'enveloppe kraft il y a le budget de fonctionnement avec les salaires.



- Si tu acceptes ma proposition, tu seras la directrice exécutive, la personne qui travaillera avec le directeur de la partie médicale. Tu verras ainsi le salaire prévu pour le poste, ça t'aidera peut-être aussi à te prononcer. En même temps, il faut que tu saches aussi que tu devras t'installer en province, car tu ne peux pas exercer depuis Paris, c'est donc un critère à prendre en compte aussi.
- Oui, mais cela m'est indifférent. Je viens de passer deux ans et demi loin de Paris et je serais assez contente d'en vivre éloignée, surtout pour travailler. Paris est la plus belle ville du monde si on n'a pas besoin d'aller au boulot tous les jours.

Lucie raccompagna Patrice Duguet puis se prépara à aller chez les Dorsel. Elle imaginait bien que Pierre savait quelque chose de ce projet et souhaitait lui demander son avis. Elle ne fut pas déçue.

- Ma petite Lucie, cela me semble le projet le plus abouti que j'aie vu ces dernières années. Il est bien ficelé financièrement, il a un vrai sens social, il y a une dimension à la fois professionnelle et thérapeutique et le challenge du démarrage n'est pas anodin. Je te vois parfaitement là-dedans, sans le moindre doute. En plus, on sait que Patrice a la capacité financière qu'il faut pour lancer une telle aventure et qu'il a aussi le carnet d'adresses adéquate pour obtenir les autorisations, les agréments et les éventuelles subventions utiles.
- Tu crois que je suis capable de diriger ce genre de structure, Pierre ? lui répondit Lucie. Je n'ai jamais fait ce métier, ni aucun autre d'ailleurs ! J'ai peur d'être un peu jeune.
- Je pense que si Patrice te l'a proposé c'est qu'il sait parfaitement que tu en es capable. Il t'a vue travailler au musée et ton expérience récente en Afrique a fait le reste. Ne te fais pas de souci, il sera là pour t'aider et t'aiguiller. Tu sais, c'est un homme d'affaires très habile et avec un jugement très précis. Il n'a pas pris cette décision à la légère.
- Oui, j'imagine. Ce n'est pas quelqu'un qui fait les choses à moitié.
- Je pense aussi qu'il a peut-être une arrière-pensée positive à ton égard. Il veut sans doute te donner une opportunité de réussir une belle aventure, à ses côtés pour se racheter du passé. Je ne peux pas m'enlever de l'idée qu'il lui reste un fort sentiment de culpabilité à ton égard.
- S'il le fait pour cela, ça ne m'intéresse pas ! Et il ne faudrait pas qu'il aille croire que notre relation sentimentale peut redémarrer sous prétexte qu'il me donne un emploi. Je ne vois pas les choses dans ce sens. Je ne reviens jamais en arrière et j'ai trop souffert. Maintenant que j'ai tourné la page, je veux bien lui faire confiance car au fond je sais bien qu'il n'a rien fait dans l'intention de me nuire mais j'ai mes limites.
- C'est moi qui avance cela, Lucie, il ne m'en a rien dit, tu sais, ne te méprends. Ecoute, moi je te conseille de bien regarder le dossier, d'imaginer ce que tu peux apporter comme modifications ou compléments au projet et de te laisser tenter par l'aventure. Tu n'as rien à perdre, tu seras bien accompagnée, tu peux t'épanouir professionnellement, apprendre plus que dans une école et te réaliser en utilisant tes acquis et ta maturité. Si c'était Mary qui me posait la question, je lui donnerais les mêmes conseils qu'à toi : vas-y, fonce !

Lucie rentra chez elle et plancha toute la matinée suivante sur le dossier, les plans de la résidence, le budget prévisionnel, les postes à pourvoir, le cahier des charges, les obligations et autorisations administratives à obtenir et, comme l'avait dit Pierre, c'était « drôlement bien ficelé » !

Elle se donna une journée complète avant de répondre à Patrice et s'en alla passer l'après-midi à Montmartre pour sculpter un peu chez son ami espagnol.

Elle s'ouvrit à lui de la proposition qu'elle avait reçue et il l'encouragea également à accepter. Il voyait cela comme un artiste et mettait l'accent sur la confiance qui lui était faite, la reconnaissance de ses qualités et l'expérience qu'elle tirerait à aider des gens à se remettre d'aplomb dans ce centre de réhabilitation pour anciens toxicomanes.

## **Partie 19**

Cela faisait déjà huit mois que Lucie avait emménagé à Lisieux pour travailler sur la mise en place du centre de réhabilitation et aider Patrice à la gestion des travaux d'aménagement de la maison qu'il avait achetée pour installer la résidence.

C'était une grande bâtisse de trois étages, une de ces gentilhommières du XVIIIème siècle, au fond d'un grand parc boisé, entourée d'anciennes écuries et de hangars dont les toitures avaient besoin d'être refaites.

La maison compterait une bonne trentaine de pièces une fois que tout serait réaménagé et que les volumes seraient regroupés ou découpés selon les étages. Il y aurait ainsi 18 chambres avec salle de bains privatives et le reste serait installé en zones communes, salles de repas, bibliothèque, salle de télévision et de jeux, ainsi que quelques espaces professionnels : infirmerie, bureaux, cuisine et réserves.

Patrice Duguet avait créé une fondation à laquelle il avait versé un capital important, sur ses fonds propres pour procéder à l'acquisition de la bâtisse, aux travaux de restauration et de mise aux normes ainsi que pour les frais de fonctionnement des deux premières années tel que le prévoyait le budget.

Il s'était entouré de personnes de confiance pour la structure de la fondation et Pierre Dorsel en faisait partie.

Lucie travaillait sur place depuis la signature de l'acte d'achat sur la base d'un retro planning qu'elle avait mis en place pour organiser toutes les tâches qu'elle attribuerait aux différents collaborateurs tant pour les travaux que pour le fonctionnement futur de l'établissement. IL ne fallait pas chômer car l'ouverture du centre était prévue pour le 1<sup>er</sup> mars 2002.

Duguet de son côté avait organisé des séances de réflexion puis de travail avec les différents ministères afin de coordonner tous les dossiers de demandes d'agrément, de subventions, de déclarations d'activités et d'autorisations d'ouverture.

Les travaux étaient également supervisés par lui. Qui mieux que lui pouvait vérifier que les entreprises respectent toutes les exigences du cahier des charges ainsi que les délais qu'il leur avait impartis.

Les petits inconvénients habituels à la restructuration d'une grande bâtisse ralentissaient quelques fois de plusieurs jours la rapidité du chantier, mais rien qui ne soit insurmontable et tout laissait supposer que la maison serait prête à la date prévue pour l'inauguration.

Lucie avait commencé à préparer celle-ci comme elle l'avait fait trois ans auparavant pour le musée. Les invitations aux autorités, les communiqués de presse, les dossiers de

présentation du projet aux institutions, elle gérait tout cela de main de maître et était déjà assurée de la présence du Ministre de la santé et du Ministre du travail, deux personnalités dont les services étaient partie prenante dans le fonctionnement et le développement du concept.

Si tout se passait comme prévu, les premiers pensionnaires s'installeraient dans la résidence le 15 avril et les ateliers de formation professionnelle débuteraient un mois après.

On attendait pour le premier séjour de 18 mois, 12 jeunes gens en fin d'adolescence.

## **Partie 20**

Les fêtes de fin d'année de 2003 arrivaient à grands pas.

Les Dorsel avaient accepté l'invitation de Patrice Duguet à passer le réveillon et le jour de Noël à Lisieux dans sa grande maison chaleureuse où Lucie les rejoindrait avec plaisir pour sabler le champagne et célébrer tous ensemble la grande nouvelle : Mary était enceinte !

Lucie était folle de joie à l'idée d'être marraine de ce premier bébé dans son environnement proche. Elle ne se projetait pas elle-même dans ce domaine, bien trop absorbée qu'elle était avec son travail auquel elle consacrait beaucoup de son temps et de son énergie. Patrice Duguet était très heureux de lui avoir fait confiance et le développement des premiers mois confirmait qu'il avait eu raison. Lucie avait non seulement une habileté humaine pour traiter le centre, mais de surcroît s'avérait être une gestionnaire rigoureuse et efficace.

Elle s'était incroyablement épanouie depuis l'ouverture et les premiers jeunes gens avaient suivi avec succès les formations professionnelles qu'on leur avait proposées. Ils avaient ainsi pu réintégrer la vie active au bout de douze mois de post-cure avec suivi médical et préparation à un des métiers proposés par la résidence « Lumière »

Des huit premiers pensionnaires, deux avaient décroché le premier mois. La discipline, les horaires, le manque de substance, la vie presque monacale en pleine campagne avaient eu raison de leur détermination, ou plus exactement de celle de leurs parents pensant les sauver en les plaçant dans ce genre d'établissement.

Les autres, plus volontaires dans la démarche avaient parfaitement résisté aux tentations et une jeune femme avait même été embauchée par Lucy comme assistante en cuisine.

Duguet avait laissé Lucie compléter le programme du centre par un petit « restaurant d'application » où les élèves de cuisine et de service pouvaient pratiquer trois fois par semaine la réalité du métier qui les attendait.

Avec ses amitiés et ses connaissances, Duguet remplissait vite le restaurant d'application où l'excellence des plats concoctés avec de nombreux produits issus du jardin potager et de la serre étaient fort appréciés des convives.

Son pari était donc réussi. En plus de l'atelier de menuiserie ébénisterie, installé dans une des granges, le centre offrait des formations d'horticulture, de cuisine, de service de restauration et d'homme d'entretien pour l'hôtellerie. Les élèves avaient ainsi un vrai lieu pour s'exercer au quotidien aux côtés de leurs enseignants et pouvaient, s'ils étaient sérieux, sortir du centre avec un vrai diplôme en poche.

Une seule ombre planait sur ce tableau idyllique pour Patrice Duguet...

Le refus systématique de Lucie de répondre à ses avances. Elle avait décidé que leur romance était terminée et n'avait pas changé d'avis, malgré l'étroite relation de confiance qui les unissait.

En fait, elle se sentait tout à fait à l'aise avec Patrice, peut-être justement parce que le fait d'avoir été dans son intimité lui permettait une certaine liberté d'expression avec lui et surtout de ne pas avoir à feindre ou à craindre une relation hiérarchique.

Finalement, pensait-elle, leur amitié aurait sûrement bien plus d'importance dans leurs vies qu'une liaison amoureuse qui un jour ou l'autre pourrait être entachée par des mauvais souvenirs ou de malsains reproches égarés en cas de dispute de couple.

Noël 2003 serait donc, enfin, la fin de ce cycle de six années de traumatismes, difficultés, angoisses et autres perturbations psychologiques.

L'année suivante verrait la naissance du bébé de Mary et Frédéric et cette perspective la réjouissait, venant conforter le fait que finalement, elle avait eu bien de la chance de s'en sortir aussi bien après l'intrusion de ce maudit « petit paquet de neige » dans sa vie.



